

I-er ANNÉE, 7-8.

BUCAREST.

JUILLET-AOÛT 1914.

Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger : un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

COMMISSION HISTORIQUE DE LA ROUMANIE

Chronique de l'expédition des Turcs en Morée

1715

Attribuée à Constantin Dioikétés et publiée par N. Iorga.
Bucarest 1913.

A LA LIBRAIRIE C. SFETEA, BUCAREST

Studii și Documente

Tomes XX et XXIII

Documents étrangers des archives de Königsberg, Danzig, Lem-
berg, Munich, Dresde, etc. concernant les pays roumains, publiés
sous les auspices du Ministère de l'Instruction.

Prix : 15 fr.

par N. IORGA

ANUL I-u. N-le 7-8.

BUCUREȘTI.

IULIE-AUGUST 1914.

Buletinul Institutului

pentru

studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÎRVAN

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate : un an, 7 lei, un n-r 60 c.

Deposit la Librăria C. Sfetea, București

Pentru redacție a se adresa
D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte

COMISIA ISTORICĂ A ROMÂNIEI

Cronica expediției Turcilor în Morea

1715

Atribuită lui Constantin Diichiti și publicată de N. Iorga.

București 1913.

Studii și Documente

Vol. XX și XXIII, Documente străine.

Vol. XXI și XXII, Documente interne.

Un volum : 15 lei.

de N. IORGA.

BULLETIN DE L'INSTITUT
POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE.
I, nos. 7 et 8.

BULETINUL INSTITUTULUI
PENTRU STUDIUL EUROPEI SUD-OSTICE.
I, n-le 7 și 8.

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPÉ SUD-ORIENTALE

SOMMAIRE :

Filitti: Documents du Vatican sur l'Église catholique de Valachie. — On-ciul: Brève histoire des Roumains. — N. Popescu: Patriarche Niphon II de Constantinople. — Cvijić: Situation de la Serbie actuelle. — Dedijer: Zones pastorales. — Gjorgjević: Groupement des maisons en Serbie sous le prince Miloch. — Iorga: Fondations des princes roumaines en Épire. — Zagorič: Premières capitulations moldaves. — Filitti: Correspondance diplomatique valaque à Vienne à l'époque de Gentz. — Sturdza: Documents prussiens. — Bulletin de la Commission des Monuments historiques. — Radonić: Politique extérieure de Șerban Cantacuzène. — Jireček: Scutari. — Nikolić: Expansion albanaise. — N. Popescu: Vie du prince de Valachie Constantin Brîncoveanu. — Drăghiceanu: Monuments de Constantin Brîncoveanu.

I. C. Filitti, *Din arhivele Vaticanului, I, Documente bisericesti*, Bucarest 1914.

M. I. C. Filitti vient de publier sous ce titre (d'abord dans la *Revista catolică*) les actes, conservés aux Archives du Vatican, qui ont servi à Eubel pour compléter, dans sa *Hierarchia catholica medii aevi*, l'histoire des évêchés catholiques en Valachie et en Moldavie, histoire qui a été traitée ensuite aussi bien par l'auteur de ces lignes (dans les *Studii și documente privitoare la istoria Românilor*, I-II), que par le père Ch. Auner, dans un ouvrage paru en hongrois, il y a une dizaine d'années (voy. plus loin).

Évêché de Milcov. On trouvera dans le recueil de M. Filitti les pièces concernant la nomination, en 1353, et le transfert à Plock (Pologne), en 1364, de Bernard, évêque de Milcov, successeur des évêques des Cumans. Il devait occuper la place d'un évêque mort dans sa résidence même (*qui in partibus illis diem clausit*), mais

dont on ne pouvait pas se rappeler le nom, car il figure seulement comme un „ultimus episcopus milchoviensis“, disparu depuis longtemps (*dudum*). Il s'agit de l'Augustin Thomas de Nympti, Hongrois, élu en 1348, et lui-même successeur de Vitus de Monteferro, Italien peut-être (1332) (Hurmuzaki, *Documente*, I, pp. 622-623, no. 496; I², pp. 4-5, no. 4; pp. 7-8, no. 8; pp. 8-9, no. 9). Comme celui-ci, il dépendait de l'archevêque de Kalocsa (cf. nos *Studii și documente*, I-II, p. xx). Pauvre, il fut dispensé des services envers son supérieur. Dès 1357 il était transféré à Plock (Hurmuzaki, loc. cit., pp. 45-46, no. xxxvi). Il occupa son Siège en 1360 (*ibid.*, pp. 64-65, no. XLVII): on constata à cette occasion que le père de Bernard avait livré à l'ennemi Sandomir et que son fils avait été compris lui aussi dans le décret de bannissement (*ibid.*, pp. 65-67, no. XLVIII). Le procès traîna, et Bernard était considéré en 1363 seulement comme un ancien évêque de Milcov (*ibid.*, pp. 80-81, no. LVIII). Albert, son successeur, était originaire d'Usk, en Pologne (pp. 7-8, no. III): c'était un Frère Prêcheur, un „pénitenciaire“; le Pape croyait à l'existence d'une „civitas“ de Milcov et d'un „populus“, bien qu'ils fussent depuis longtemps détruits par l'invasion tatare, avant la moitié du XIII^e siècle.

Ce ne fut qu'après que la guerre contre la Valachie, dont dépendait ce territoire de Milcov, fut terminée, que, eu égard à la mort d'Albert, Nicolas de Bude, Augustin, fut nommé, en 1371 (*ibid.*, pp. 175-176, no. cxxxiv). On constatait à cette occasion que ce diocèse se trouve „in confinibus regni Ungarie et prope infideles“. c'est-à-dire dans le voisinage des Roumains rebelles qui venaient de fonder un État absolument indépendant.

Après lui il n'y eut que des évêques, titulaires aussi, mais qui, en plus, n'avaient presque pas de relations avec la Valachie; le dernier que nous avons rencontré est mentionné en 1526 (*Studii și documente*, I-II, p. XXI). On trouvera dans le recueil de M. Filitti les actes concernant l'évêque Éméric Székely, archidiacre de Szathmár (1431) (p. 42, no. xxix), et son successeur Grégoire (1433) (pp. 42-44, nos. xxx-xxxiii). Grégoire, mentionné en 1462 et 1465 (comme défunt) (*ibid.*, p. 61), paraît être le même. Michel „Turon“ était titulaire de Milcov en 1468; il vivait dans le diocèse d'Esztergom, mais bâtissait des églises „in partibus infidelium“ (*ibid.*, pp. 69-70, nos. LV-LX). Michel, mentionné en 1487 (*ibid.*, p. 72, no. LXIV), appartenait certainement au même

clergé de Hongrie, mais Paul, évêque en 1501, était le prêtre du château d'Esztergom (*ibid.*, pp. 80-84, nos. LXXIX-LXXXIV).

Évêché d'Argeș. L'évêché des Cumans ou de Milcov correspondait à l'état politique où se trouvait cette terre de la „Transalpina“, qui devait être la Valachie, au commencement du XIII^e siècle, lorsque les Chevaliers Teutons, dont l'héritage fut recueilli par le roi de Hongrie, conquièrent et colonisèrent une province „cumane“ qui s'étendait de Cîmpulung, par Buzău, jusqu'à Bacău et dont le centre était formé par la ville de Milcov. Mais au XIV^e siècle, dès 1330, il y avait une principauté, indépendante de fait, de „tout le pays roumain“ (*a toată Țara-Românească*), dont le centre était dans la citadelle, puis dans la „Cour“ d'Argeș (*cetatea de Argeș, Curtea de Argeș*). Il fallut bien créer un Sièges épiscopal latin pour ce nouvel État. Le premier évêque, Nicolas Antonii, Prêcher, dépendant de l'archevêque de Kalocsa, se rencontre en 1380 (acte de sa création, le 9 mai 1380; Erlor, *Der liber cancellariae apostolicae vom Jahre 1380*, Leipzig 1888, p. 26 et suiv.; reproduit dans Wladislaw Abraham, *Organisation de l'Église catholique en Russie* (en polonais), reproduit dans la revue roumaine „Convorbiri literare“, année 1904, p. 315, et dans Augustin Bunea, *Ierarhia Romînilor din Ardeal și Ungaria*, Blaj 1904, pp. 305-306). Nous avons affirmé qu'il eut pour successeur ce Grégoire qui s'intitulait en 1382 „évêque de Severin, ainsi que des contrées transalpines“ (Hurmuzaki, I², p. 276, no. ccxvi); le frère-gardien de Cîmpulung lui était soumis; ses auxiliaires appartenaient pour la plupart au clergé hongrois de Transylvanie (*ibid.*). La résidence aurait été bien à Argeș, mais Severin, un ancien château royal du XIII^e siècle, bâti pour défendre la frontière contre les Bulgares, se trouvait à ce moment, paraît-il, entre les mains des Hongrois, et on aurait préféré donner à l'évêque le titre de cette possession de la Couronne de St. Étienne. A cette époque, du reste, les espérances du Saint Sièges étaient si grandes, qu'il nommait un évêque de Vidin (*Budinensis*) dans la personne d'Olivier, qui eut pour successeur, en 1390, le frère Jean Régis, Prêcher. Celui-ci ayant refusé, le Mineur Antoine de Manso prit sa place (l'acte de nomination est publié par M. Filitti, pp. 10-13¹).

¹ Il s'agit bien de Vidin en Bulgarie, car, le 21 mai 1423, Martin V nommait Jean Blasii, Bénédictin, évêque „Ecclesie budinensis in Bulgaria“ (*ibid.*,

Nous croyions donc que le successeur de Grégoire fut ce François de S. Leonardo qui fut nommé par le Pape Boniface IX le 16 mai 1390 (Hurmuzaki, loc. cit., p. 330, no. CCLIX), mais M. Filitti publie l'acte de nomination délivré le 9 mars 1394 à Georges, Augustin, *electus ergensis*, qui est appelé à succéder au défunt évêque Nicolas (pp. 13-15). Il faut donc admettre : 1) Que l'évêché de Severin, dont l'existence fut très courte, est différent de celui d'Argeș, étant *l'évêché du roi de Hongrie pour les régions valaques qu'il était arrivé à se soumettre* et 2^o) que François n'aurait pas succédé à Nicolas dans le diocèse d'Argeș, qui fut conéré à Georges.

C'est par ce nouvel ouvrage aussi qu'on a aussi pour la première fois la mention d'André, successeur de Georges, le 2 octobre 1396 (*ibid.*, pp. 16-18, no. VIII). Le 23 avril 1399, le Saint Siège prend des dispositions pour la consécration de François, „*electus argensis*“ (*ibid.*, pp. 18-19, n-os. IX-X): il faudrait donc admettre que la notice tirée du *Speculum Carmelitarum* (*ibid.*, p. 176, no. CXXXV) sur la nomination de François de S. Leonardo en 1390 est fautive et qu'il faut la rapporter à cette année 1399. En effet la nomination de François de S. Leonardo lui-même est fixée par les rubriques d'un registre pontifical perdu à la septième année de Boniface IX (*ibid.*, p. 19, no. 11; cf. aussi p. 19, no. XI).

L'archevêque d'Esztergom et l'évêque de Transylvanie furent invités à lui restituer les biens usurpés de l'Église de Milcov. Il dépendait d'après l'„*Hierarchia*“ de Pray (p. 121) du Siège d'Erlau.

Un certain Jean, puis un Hongrois de la ville de Pécs (Fünfkirchen), Georges Johannis (février 1402), furent ses successeurs. M. Filitti reproduit (pp. 20-22) l'acte concernant ce dernier, qui a été publié d'abord dans le vol. IV de la première série des *Monumenta Vaticana Hungariae*, p. 410. Comme presque tous ses prédécesseurs, il n'habitait pas la Valachie, qui était „*inter infideles constituta*“, et c'est pourquoi on lui assigne, en 1411, un canonicat et une prébende à Pécs, où il continuait à résider; ce secours lui était nécessaire pour „*n'être pas contraint de mendier*“ (*ne, in pontificalis dignitatis obprobrium, mendicare cogeretur*). Le titre passa, en 1418, au Bénédictin cistercien Jean d'„*Antiquavilla*“ (Ófalu), près de Gran (*ibid.*, p. 31 et suiv., no. XVII); il paraît

pp. 41-42, nos. XXVII-XXVIII). Nicolas de Lasko était évêque catholique de Vidin en 1521 (Hurmuzaki, I², p. 661, no. DLX).

qu'à ce moment l'Église d'Argeş était soumise à celle de Zara („Jadrensi“) ou de Raab („Jauernsi“) (cf. aussi *ibid.*, pp. 33-34, nos. xviii-xix). Paul Petri, nommé en 1421, curé de l'église de Kisbarát, dans le diocèse de Raab, est nommé aussi Paul de „Huniad“, Hunyad (en roumain : Inidoara), patrie de Jean Corvin et du roi Matthias : il se pourrait bien qu'il fût un Roumain catholique (pp. 39-41, nos. xxiv-xxvi), mais cela ne lui servit guère à occuper son Siège roumain. Paul, évêque en 1452, se trouvait en querelle avec le prévôt du monastère des Augustins à Glogovitza, dans le diocèse d'Agram, pour une prébende (*ibid.*, pp. 50-52, no. lx). Jacques Richer est le nom de l'évêque nommé à Argeş en 1458 (*ibid.*, pp. 56-58, no. xlv; cf. aussi pp. 58-60, nos. xlvi-xlvii). Raymond, nommé en 1466, était l'abbé des cisterciens d'un monastère hongrois (*ibid.*, pp. 63-4, no. l) et il garda ses revenus (*ibid.*, pp. 65-68, nos. li-liv).

Paul de Vác, en 1482, était considéré comme suffragant du Siège transylvain (cf. *ibid.*, p. 72, no. lxiii). André (1495) était même un simple prêtre de Transylvanie (*ibid.*, pp. 74-75, nos. lxxviii-lxxii); il fonctionnait comme curé de Zilah, au milieu d'une population roumaine (et non de Zlatna-Zalatna, ainsi que le propose l'éditeur). On peut supposer une origine roumaine à un autre évêque transylvain de Milcov, Denis de Gilău-Gyalu, chanoine à Weissenburg, curé de Szász-Sebes, nommé en octobre 1512 (pp. 85-90, nos. lxxxvi-xc). D'autres sources mentionnent aussi les évêques Ladislas, Démètre, Michel, Laurent.

La série des évêques de Milcov s'étend jusqu'à l'année 1526, c'est-à-dire jusqu'à la défaite de Mohács et la fin de l'ancien royaume de Hongrie. Continuation de l'évêché des Cumans, la fondation, au XIV^e siècle, de ce Siège coïncide avec les tendances de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, de soumettre à son autorité la „Transalpina“ qui s'efforçait de conquérir son autonomie, son indépendance. La principauté roumaine réussit à se maintenir contre les attaques fréquentes de ses anciens suzerains, et la forme religieuse catholique, destinée à une province soumise et assurée, n'eut donc pas plus d'importance que la forme politique à laquelle elle était intimement reliée. Des Hongrois, des Transylvains, résidant près des églises dont ils étaient curés ou chanoines, sans pouvoir risquer un seul effort pour valider leurs vains titres *in partibus infidelium*, telle est l'histoire de cette

tentative manquée. Les rois de Hongrie tenaient seuls à ce que l'évêché valaque d'Argeş fût maintenu; lorsque la conquête turque brisa le royaume unitaire, les „recommandations“ cessèrent et on ne répéta plus dorénavant à la chancellerie apostolique des formules qui étaient depuis longtemps absolument vaines.

Évêché de Severin.

Il a été question plus haut de Grégoire évêque de Severin. Il était le chef religieux de l'autre province hongroise dans la Valachie, celle qui avait pour centre le château de ce nom (Severin, en hongrois: Szörény). Aussi longtemps que Severin appartenait aux princes valaques, il n'y eut pas d'évêques catholiques, mais il réapparaissent pour les années où le château et le territoire voisin sont au pouvoir des officiers royaux. C'est le cas pour l'année 1382, après la mort du prince Vlaicu, conquérant de Vidin et de Nicopolis. Si les noms de Lucas et de François, qui seraient mentionnés en 1390 et 1394, doivent être admis dans la série des évêques de Severin, il y aurait eu une nouvelle domination hongroise, après l'avènement de Mircea l'Ancien, au moment de la crise provoquée par les progrès de la puissance ottomane (combats de Cossovo, 1389; de Rovine, 1394). On s'expliquerait plus difficilement la présence de l'évêque Nicolas en 1399 et de Jacques de Cavalli, un Italien, originaire de Vercelli, en 1412, à une époque où les frontières de la Valachie comprenaient sans doute Severin et sa province: la nationalité de Jacques plaiderait pour l'hypothèse qu'il s'agissait plutôt d'un intérêt de la Curie romaine que d'un intérêt politique hongrois.

En 1420, une armée transylvaine soutenait Michel, fils et successeur de Mircea, contre son rival Dan, qui remporta la victoire et garda le trône; parmi les morts se trouvaient Michel lui-même et son protecteur le Voévode de Transylvanie. Dès l'année précédente, d'après M. Onciul, Severin était redevenu un château hongrois. Or, M. Filitti publie deux mentions des Archives du Vatican, portant la date du 4 septembre (pp. 38-39, nos. xxii-xxiii), dans lesquelles il est question d'un frère Jean qui est nommé par Martin V évêque de l'„ecclesia Cerinensis“ ou „Cerunensis“ (mauvaises leçons), c'est-à-dire „Ceurinensis“, „Cevrinensis“, „in Ungaria“: il ne s'agit évidemment pas — ainsi que

le soupçonnent Eubel et M. Filitti lui-même — d'un évêque „ce-rentensis“, de Séreth, qui ne pouvait pas être considéré comme se trouvant en Hongrie, puisque Séreth était une des anciennes capitales *moldaves*, mais d'un évêque de Severin, qui est nommé plus d'une fois *Zevrinum*, *Cevrinum*.

Vlad Dracul, frère de Michel, vint de Nürnberg pour occuper le trône valaque et, soutenu par le roi et empereur Sigismond, il commença par un acte de protection en faveur du clergé et de la propagande catholique (Hurmuzaki, I², pp. 749-750; cf. *Studii și documente*, I-II, p. xxxv). Il n'avait pas, bien entendu, de prétentions sur Severin et ses environs, qui appartenaient à Sigismond lui-même, dont les privilèges slaves accordés au monastère de Tismana, dans les montagnes du Jiiu Supérieur, en 1420 et 1429 (Ștefulescu, *Tismana*, 2-e édition, p. 159 et suiv.), montrent bien une possession réelle, très étendue. Dès 1427-1428, les Chevaliers Teutons, sous le commandement du Ban Klaus de Redwitz, occupaient la province (Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 86-87; *Notes et extraits*, 2-e série, p. 226). Il ne faut donc pas s'étonner si on rencontre en 1437, à l'époque où Vlad régnait en Valachie, un Dominique, archidiacre de Sümeg, dans le diocèse de Veszprem, qui succède à un Denis (on lit: „Streveriensis“ au lieu de „Severinensis“) (pp. 45-46, no. xxxv), mais il gardait le droit d'officier dans les provinces ecclésiastiques hongroises d'Esztergom et de Veszprem, ce qui montre bien que ses occupations à Severin n'étaient pas par trop absorbantes, au milieu des „Infidèles“ récalcitrants.

Nous connaissions déjà un Benoît évêque de Severin, qui cherchait à étendre son autorité spirituelle sur la Moldavie aussi, en 1439, à une époque où les fils d'Alexandre-le-Bon, Élie et Étienne, se partageaient cette principauté et où les négociations pour l'Union des Églises d'Orient et d'Occident avaient déjà abouti à Florence (Hurmuzaki, I¹, pp. 660-661, no. DLX). Il dut avoir un successeur, car Michel de Choma (Csoma) était Ban de Severin en 1448 (*ibid.*, p. 748, no. DLXIX). En effet, dès le 2 juin 1447, Nicolas IV nommait évêque de Severin le supérieur d'un monastère du diocèse de Veszprem, Étienne (Filitti, *loc. cit.*, pp. 49-50, no. LIX). Dans la seconde moitié du XV-e siècle un Alexandre occupa ce Siège, puis, le 20 juillet 1498, un Étienne, prévôt

de Bozok, dans le comté de Hont¹, auquel on donnait, le 29 avril 1500, un successeur dans la personne de Grégoire, un autre Hongrois, lecteur de l'Église de Raab, dépendant de l'archevêque d'Esztergom, où il continua à résider après sa nomination (—1502 au moins) (Filitti, loc. cit., pp. 78-80, nos. LXXII-LXXVIII). Après une vingtaine d'années, la prise de Severin par les Turcs mit fin à la série des évêques, qui dut être ininterrompue pour presque tout le XV^e siècle.

Évêché de Séreth (Siretiu, Serete).

Le plus ancien évêché catholique de la principauté moldave fut celui de Séreth. Il fut fondé, dans un but politique, pour se concilier, contre la Hongrie ennemie, l'appui de la Pologne, dont les frontières venaient d'engloutir la Galicie russo-lithuanienne, par le prince Lațcu (Laczko), fils de Bogdan, en 1370, d'après la recommandation de deux Frères Mineurs allemands, Nicolas de Mehlsack et Paul de Schweidnitz, dont le premier était depuis longtemps l'hôte du prince. Ce fut dès le commencement un fief religieux polonais, et la série des évêques est ouverte par le Franciscain André Wasilo de Cracovie, qui fut consacré dans cette ville elle-même, dans la présence d'un autre Frère Mineur, Louis de Vicina, dans la Dobroudjscha, dont était venu peu auparavant, par une simple transmutation de Siège, le premier évêque orthodoxe de la Valachie, Hyacinthe (Iorga, *Studii și documente*, I-II, p. xxvi et suiv).

Il y avait aussi un monastère des Dominicains à Séreth, fondé par la princesse Marguerite ou Mușata, probablement une fille de Lațcu, qui fut la mère des princes Pierre, Roman et Étienne (*ibid.*). Le Pape reconnut en 1378 les droits des frères sur cette maison „cerethensis“, „in Valachie partibus“, en même temps que sur les maisons russes de Lemberg, Kamieniec, Smotrycz, Lanczuth („Pansutensis“) et Przemysl. Cet acte est réédité par M. Filitti (p. 9 et suiv., no. iv).

Wasilo obtint en 1387 le Siège de Wilna pour organiser l'Église de Lithuanie. Son successeur fut Jean, à la mort duquel, tandis que Vidin resta franciscaine, le Siège fut occupé par un troisième Polonais et un Dominicain, comme en Valachie, du reste, Étienne Martini : l'acte, du 8 juin 1394, a été reproduit

d'après le Bullaire de Bremond par M. Filitti (pp. 15-17, no. vii). Il s'agissait à ce moment, où le prince Étienne se défendait difficilement contre Sigismond, roi de Hongrie, et où l'appui des Polonais lui était indispensable, d'un *évêque réel*, auquel on ordonnait formellement de partir aussitôt pour son diocèse, d'y „résider personnellement“ et de „ne pas exercer ses fonctions en dehors de la ville et du diocèse de Séreth“ („volumus autem ut, quamprimum presentes literas habueris expeditas, ad Ecclesiam ipsam accedas et resideas personaliter in eadem quodque pontificalia officia extra tuam civitatem et dioecesim cerethensem nequeas exercere“: *ibid.*). Il faut se rappeler que l'organisation canonique de l'Église orthodoxe de Moldavie tardait encore à cause des tendances envahissantes du Patriarcat byzantin qui voulait en disposer à son gré, en faveur des Grecs de son entourage immédiat.

Jean Sartorius, qui s'intitulait „évêque de Séreth et suffragant de Cracovie, vicaire de Jérusalem entière (*super totam Jherusalem*) et de la vallée de Josaphat, pénitenciaire du Pape et confesseur du roi et de la reine de Pologne (*Studii și documente*, I-II, pp. XLVII-XLVIII), fut le successeur d'Étienne, dit Zajaczek. Nicolas Venatoris, nommé le 5 mars 1413 (l'acte reproduit dans Filitti, loc. cit., pp. 24-26, no. xiv), apparaît en effet comme le successeur d'Étienne: c'était un hermite de l'Ordre de St. Paul. La clause relative à la résidence nécessaire en Moldavie est renouvelée à cette occasion. Mais bientôt on découvrit l'erreur, et Thomas Erneborn (M. Filitti propose de lire Grueber; *ibid.*, pp. 26-27, no. xv) fut élu, le 31 juillet de la même année, à la place de „Jean de Pologne“. Nicolas avait été transféré à Scardona, en Dalmatie, mais il trouva la place prise, de sorte qu'il revint à Séreth: après sa mort on lui désigna pour successeur, le 29 juillet 1434, un Franciscain, Jean, qui fut le dernier de la série (*ibid.*, p. 45, no. XXIIV; cf. *Studii și documente*, I-II, p. xxx; Abraham, loc. cit.; Charles Auner, *A Româniâi magyar telepek történeti vázlatâ*, Temesvár 1908; Schmidt, *Romano-catholici per Moldaviam episcopatus et rei romano-catholicae res gestae*, Budapest 1887; Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 147, note 1).

Évêché de Baia ou „de Moldavie“.

Nous avons esquissé déjà, dans nos *Studii și documente*, I-II,

p. xxx et suiv., les conditions dans lesquelles Alexandre-le-Bon, prince de Moldavie, qui avait eu, paraît-il, pour première femme une catholique, Marguerite, et qui avait épousé en troisièmes noces Ryngalla, „sœur“ de Witold, Grand-Duc de Lithuanie, et cousine de Wladislaw Jagello, roi de Pologne, fonda, à l'instance de cette dernière, l'évêché de Baia, Moldva-Bánja en hongrois, „Stadt Molda“ en allemand ou, en latin, „civitas moldaviensis“ : il fut établi dans le couvent des St. Pierre et Paul de cette première capitale de l'État moldave.

M. Filitti publie à nouveau (pp. 28-31, no. xvi), d'après Eubel, dans la *Römische Quartalschrift* de 1903, p. 189 et suiv. (cf. l'article du même, dans la même revue, année 1898, p. 108 et suiv.), l'acte de fondation, daté du 7 août 1413. Le Pape Jean XXIII charge d'une enquête l'évêque de Kamieniec sur le Dniester : il doit s'informer si, selon les renseignements fournis par le roi de Pologne et la reine Anne, il y a dans la „civitas moldaviensis“, capitale de la principauté—et, puisque c'était une „metropolis“, on croyait à Rome que c'était aussi la résidence du Métropolitain orthodoxe, „grec“—la possibilité d'établir un prélat latin, dans le couvent de la Trinité; le clerc recommandé par les souverains de la Pologne, Jean de Ryza, un Dominicain, devait être installé à cette place. Ce nouvel évêché allait dépendre du Siège de Halicz. On ne faisait aucune mention de celui de Séreth, ce qui démontre que la nomination des évêques pour ce diocèse plus ancien s'accomplissait d'une manière mécanique, selon la tradition, sans s'inquiéter s'il correspondent encore à une réalité quelconque.

En 1420 l'évêque Jean fut chargé, le 1-er juillet, de juger le procès de divorce intenté par la princesse lithuanienne au „duc des Grecs de Valachie, Alexandre“, qui refusait d'adopter le rite romain et était le parent au troisième degré de sa femme (d'après Eubel, dans la *Römische Quartalschrift*, année 1898, p. 121, dans Filitti, loc. cit., pp. 35-36, no. xx); le même jour, des privilèges étaient accordés à ceux qui visiteront cette église épiscopale des S. S. Pierre et Paul et de Sainte Catherine et lui fourniront des secours (*ibid.*, pp. 36-37, no. XXI). Mais M. Filitti a oublié de faire copier aussi le document des Archives du Vatican qui contient les plaintes portées par Marc Sclavus, vicaire des Frères Mineurs pour la Russie, la Moldavie et la Pologne, contre

l'évêque Jean, qui traite ces propagandistes infatigables d'hérétiques, les empêche de baptiser et les calomnie devant „les princes“ : Alexandre et son fils Élie, corégent. De son côté, Jean les accusait d'administrer, contrairement aux canons de l'Église, les sacrements aux fidèles (cf. *Studii și documente*, I-II, p. xxxii, où il faut corriger les dates ainsi qu'il a été fait ci-dessus).

Ce ne fut que le 30 avril 1438 que fut nommé, à la place de Jean, Pierre Czipser, originaire de la province de Czipș, voisine de la Transylvanie (dans Filitti, *loc. cit.*, p. 46, nos. xxxvi-xxxvii; un troisième document, mentionné dans les *Studii și documente*, I-II, p. xxxiii, manque). C'était l'époque où le mouvement hussite pénétra en Moldavie (cf. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 19) et, pour le combattre, dans ce pays aussi bien que dans celui des Szeklers et des Tatars d'au-delà du Dniester, le Pape créa commissaire pontifical dans ces régions le Franciscain Denis d'Ujlak (l'acte de nomination dans Filitti, *loc. cit.*, pp. 47-49, no. xxxvii.; cf. les sources indiquées dans les *Studii și documente*, I-II, p. xxxiv). Réduit à vivre chichement avec un seul prêtre, Pierre en accusa les moines, aussi bien Dominicains que Franciscains, qui ne se soumettent pas à son autorité et emploient leur situation pour perpétrer les abus les plus scandaleux envers l'Église et la morale publique (l'acte dans Eubel, *loc. cit.*; il n'est pas reproduit par M. Filitti). Un de ces clercs, Constantin, passa en 1438 dans le camp des Hussites, ce qui provoqua une dénonciation en Cour de Rome de la part de l'évêque.

Cet acte manque dans le nouveau recueil, ainsi que les actes concernant la nomination de cet évêque Nicolas que nous avons rencontré à Kulm en 1447 (*Studii și documente*, I-II, p. 415, no. 1). Son successeur Jean Rosa se retrouve, deux fois, à Lemberg, dès 1455 (*Akta Grodzkie i Zemskie*, V, pp. 180-181, no. 39; Schmidt, *loc. cit.*, p. 43 et note 4). Ils n'habitaient peut-être jamais la Moldavie, où les querelles sanglantes pour le trône se poursuivaient entre les fils et petit-fils d'Alexandre-le-Bon.

L'ordre dans le pays fut rétabli seulement par l'avènement du grand prince Étienne, en avril 1457. Aussitôt, le célèbre cardinal Isidore *Ruthenus* demanda à Rome que le Siège „moldave“, devenu vacant par la mort de Rosa, soit attribué à un autre Jean, dit Nemulen ou Kemulen (et non Keminez, ce qui, de plus, ne peut pas signifier : de Kamieniec), Franciscain (Filitti, *loc. cit.*,

pp. 53-56, nos. XLI-XLIV). Il dépendait, aussi bien que son prédécesseur, Nicolas, qui n'est pas du tout „problématique“, de l'archevêque de Lemberg, et non de celui de Transylvanie, ainsi que nous l'avions admis, nous appuyant sur des renseignements inexacts, dans notre *Istoria Bisericii Romîne*, II, p. 328.

Mais il est certain que le nouvel évêque, Pierre *de Insula*, que le prince Étienne envoya en 1475 à Rome pour demander secours contre les Turcs et pour lequel il obtint, le 29 mars 1476, la dignité épiscopale, dépendait du Siège transylvain. *Ce changement s'explique par la nouvelle orientation du souverain moldave, qui s'était reconcilié, devant la menace ottomane, avec son voisin, le roi de Hongrie Matthias*. Pierre résidait à Moncastro, et non à Baia, pour la double raison que cette dernière ville ne s'était pas encore relevée de ses ruines après le combat entre Moldaves et Hongrois, au mois de décembre 1467 (à cette époque l'évêque était Jean Simon Dawidicz ; Iorga, *Istoria Bisericii Romîne*, II, p. 328) et que Moncastro, à la bouche du Dniester, la Cetatea-Albă des Roumâins, puissamment fortifiée contre les Turcs, avait une nombreuse population catholique. Pierre fut chassé probablement par la campagne du Sultan Mohammed II en 1476, et c'est pourquoi il écrit vers la fin de l'année 1477 de Waldhid, en Transylvanie, dont il paraît en effet avoir été originaire¹. M. Filitti donne (pp. 70-71, nos. LXI-LXI) les notices concernant la nomination de cet évêque sans les autres actes le concernant. Dès 1488, en novembre, un Simon *Dobriolanus*, d'origine douteuse, est nommé à la place de Pierre, mort : il n'était plus question d'une résidence à Moncastro (cf. *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 146; Hurmuzaki, II, pp. 13-15), car dès 1484 cete ville appartenait au Sultan Baïézid (Filitti, loc. cit., p. 73, nos. LXV-LXVII). Cette Église „moldaviensis in Valaquia Minori ad confines Turcorum“, fut confiée en 1497, après la grande victoire d'Étienne contre les Polonais du roi Jean Albert, à un Hongrois encore, — car l'alliance hongroise avait été maintenue —, frère Thomas „Batcha“ (Bacsa), ou „de Zagadino“, Dominicain : il fut consacré dans l'église de S-te Agnès à Rome (*ibid.*, pp. 76-7, nos. LXXIII-LXXVI). On connaissait déjà son nom.

Michel Marinوسي, élu évêque le 12 décembre 1510, était Po-

¹ Mais son compagnon de mission était, le Génois Cattaneo. „Capitaneus janiensis“ serait d'après Hurmuzaki (loc. cit.), un Vornic moldave!

lonais, mais à cette date Étienne-le-Grand ne vivait plus, et son fils Bogdan, après une guerre avec les Polonais, s'était réconcilié avec le royaume (l'acte de nomination, *ibid.*, p. 84, no. 1.xxxv).

Évêché de Bacău.

Il avait été déjà question de Bacău, avec son ancien couvent de Franciscains venus du pays des Szeklers, comme résidence de l'évêque moldave, dans la proposition, déjà mentionnée, de l'évêque Benoît de Severin. Lorsque Clément VIII, organisateur de la croisade contre les Turcs, à laquelle participèrent Michel-le-Brave, prince de Valachie, et ses contemporains de Moldavie, Aaron et Étienne Răzvan, voulut consolider la situation gagnée, grâce aux nécessités de la politique, par la propagande catholique dans ces régions, il nomma, en 1590, Bernardino Querini, un Crétois, Grec-uni, évêque d'Argeș valaque. Mais il lui fixa comme résidence Bacău en Moldavie, où résidait, „comme vicaire apostolique et évêque élu de Moldavie“, dès 1580, un autre Crétois, un autre Frère Mineur, un autre „uni“ des possessions vénitiennes, Jérôme Arsengo, dont l'établissement fut déterminé par les succès qu'obtenaient en Moldavie les propagandistes latins sous le règne de Pierre le Boiteux, grâce à l'appui d'un „civis venetus“ d'Albanie, Bartolomeo Bruti, devenu boïar et favori de ce prince. Querini résidait à Bacău dès l'année 1601, et Arsengo lui-même lui succède le 17 septembre 1607 (mention de l'acte de nomination dans Filitti, loc. cit., p. 91, no. xcii).

Arsengo fut contraint de se choisir comme vicaire, à une époque où l'influence polonaise dominait la politique de la dynastie des Movilă en Moldavie, le Polonais Valérien Lubieniecki, qui fut nommé le 18 avril 1611 (voy. Filitti, loc. cit., pp. 91-92, no. xciii), „ad supplicationem regis Poloniae“.

Ce fut le cas pour tous ses successeurs: Adam Gorki, Mineur Conventuel et docteur en théologie (26 novembre 1618; *ibid.*, pp. 93-94, nos. xlv-xcvi), Gabriel Fredro (juillet-août 1627; *ibid.*, pp. 95-96, xcvi-xcix), Baptiste Zamoyski, Dominicain (l'évêché lui fut cédé en 1660, mais le Pape ne voulut pas accepter ce changement; *ibid.*, pp. 105-106, nos. cviii-cix; cf. aussi pp. 106-108, nos. cx-cxiii) en 1631-3 (*ibid.*, pp. 96-97, nos. c-ci), Mathieu Marien Kurski (*ibid.*, pp. 99-100, nos. civ-cv; 1651), Athanase Rudzinski (juillet-août 1665), Jacques Goracki (janvier 1678; *ibid.*,

p. 112, no. cxv), Jacques Dluski (décembre 1681; *ibid.*, pp. 114-127, nos. cxviii-cxxvi), Armand Victorin Czeszejko (1693), Stanislas François Bieganski (novembre 1698; *ibid.*, pp. 127-130, nos. cxxvii-cxxix), Jean Damascène Lubieniecki, Dominicain (février 1711), Adrien Skrzetucki (septembre 1716), Josaphat Parysiewicz (juin 1717—janvier 1718), Thomas Zaleski (avril 1733), Stanislas Raymond Jezierski (décembre 1737), Dominique-Pierre Karwosiecki (1774—mars 1789), qui fut le dernier de la longue série polonaise.

C'étaient des titulaires, représentés à Bacău par des Mineurs italiens, un della Fratta, un Paul Bonnicio (vers 1630), un Hiacynthe Macripodari, Levantin (vers 1650), un Gabriel Tommasi (1660), un Pierre Parcevich, évêque de Martianopolis, Dalmatin (vers 1670; *ibid.*, pp. 109-110, no. cxiv), un Vito Piluzio, auteur du Cathéchisme roumain bien connu, qui espérait en 1674 que la victoire de Hotin amènera la délivrance de la Bulgarie (*ibid.*, p. 110). Du reste l'église épiscopale de Bacău avait un clocher de bois et la maison des évêques n'était guère plus solide (rapport du cardinal Montalto, 1618; *ibid.*, pp. 92-93, no. xciv)¹. C'est en vain qu'on avait demandé à Kurski de réparer et de garnir l'église, de fonder un Séminaire et un „Mons Pietatis“ (*ibid.*, pp. 99-100, no. civ). Certains villages, comme Trotuş, faisaient venir des Bernardins de Bosnie (*ibid.*, p. 102). Dluski avait prêté „un serment particulier de résidence“ avant sa nomination (*ibid.*, p. 115); il avait des parents aux frontières, le roi Jean Sobieski lui avait promis une pension (*ibid.*, p. 116, no. cxviii), et on lui avait imposé les mêmes conditions qu'à son prédécesseur Kurski (*ibid.*, p. 117, no. cxix). Mais il était à Varsovie en 1681-2 et, bien qu'il visitât son diocèse en 1682-1683, son séjour en Moldavie fut empêché bientôt par cette guerre des siens contre les Turcs qui dura jusqu' en 1699. Du reste la rivière de la Bistrița avait emporté à Bacău l'église et la résidence, et on célébrait la messe dans une ancienne cuisine en bois (*ibid.*, p. 123). Vito Piluzio avait vendu tout, jusqu' aux cloches. Dluski mentionne avec joie la nouvelle que la foudre avait fait sauter le dépôt de poudre des Turcs (*ibid.*, p. 125). Il mentionne parmi les prêtres dont on

¹ Des rapports, publiés défectueusement, sur la Valachie, aux pages 97 à 99. Sur l'offre du prince valaque Mihnea III d'embrasser la foi catholique, un bref d'Alexandre VII, pp. 103-104, no. cvii.

peut de servir Giambattista del Monte, de Galatz, qui avait été un des agents de Șerban Cantacuzène auprès des Impériaux (*ibid.*, p. 126). Il y avait des missionnaires qui vendaient des noix et des œufs aux foires (p. 132).

M. Filitti s'arrête à la fin du XVII^e siècle : le siècle suivant, ainsi que le XIX^e, ne connaîtront que les préfets de ces Missions franciscaines comme chefs de l'Église catholique en Moldavie. Nous en avons donné la liste dans les *Studii și documente*, I-II, pp. XLIV-XLV.

Mais l'ère politique du catholicisme dans les principautés avait cessé ; il s'agissait uniquement des devoirs spirituels envers les habitants étrangers, Hongrois, Polonais, Allemands, Italiens, Bulgares pauliciens, du territoire roumain. N. Iorga.

* * *

Dimitrie Onciul, *Din Istoria României*, Bucarest, 1914.

M. D. Onciul, professeur à l'Université de Bucarest, qui a traité l'histoire des Roumains au moyen âge dans une série d'articles publiés par les „Convorbiri Literare“ (1884-1886, 1891-1892, 1897) et a élucidé ensuite les origines des Principautés dans un précieux opuscule portant ce titre (*Originile Principatelor*, Bucarest 1899), sans parler de ses études sur le développement territorial de la principauté de Valachie (dans les „Convorbiri Literare“, 1901-1904, 1906, 1909-1910), a été officiellement chargé en 1906 de rédiger un abrégé d'histoire roumaine dans le Guide de l'Exposition jubilaire. Il a donné une édition séparée de cet exposé d'une précision parfaite, et maintenant ce petit livre, intitulé „Din Istoria României“, vient d'avoir une seconde édition, tenue au courant des recherches plus récentes.

La partie antérieure au règne de Charles I^{er} occupe 120 pages et les dernières années de la vie des Roumains 63 autres.

M. Onciul attribue à la conquête de Trajan et à l'établissement des colons roumains sur le Danube l'origine du peuple roumain en Dacie (cf. notre opinion exposée, entre autres, dans la *Breve storia dei Rumeni*, Bucarest 1911). Il est, avec raison, un adversaire décidé de la curieuse théorie qui admet la transmigration, à différentes époques et sans aucune raison apparente, d'une „romanité“ formée dans les Balcons. Il admet qu'une „grande partie des Daces fut détruite“ (p. 6). Suit un excellente

exposition de la vie roumaine en Dacie et des invasions qui durèrent du III-e au XI-e siècle après J.-Chr. Il croit que les Slaves furent mêlés aux Sarmates (nous croirions plutôt que les Sarmates étaient en grande partie des Slaves). Il fixe judicieusement à l'époque roumaine l'origine du christianisme en Dacie (sur laquelle cf. le récent ouvrage de M. V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucarest, 1911 : activité des missionnaires d'outre-Danube, tel St. Nicéas le martyr). Les premiers Roumains qu'on rencontre dans les sources seraient les „captifs des Avars“, mentionnés au VII e siècle (pp. 12, 14). L'authenticité des renseignements fournis par la chronique du notaire anonyme du roi Béla sur les ducs roumains („Gelou“ et autres), que les Magyars auraient trouvés à leur entrée en Transylvanie n'est pas mise en doute (pp. 15-16), ainsi que la domination bulgare, qui nous paraît inexplicable et sans raison aucune, sur la rive gauche du Danube. On a conservé l'interprétation antérieure concernant la situation politique des Roumains à l'époque de l'attaque tatar (pp. 20-21). Nous croyons qu'il faut lire: Litvoiu et non: Litvon le nom du Voévode qui administrait alors la région du Jiu et nous pourrions ajouter aux preuves antérieures que nous avons données une autre mention de ce nom, appartenant à Radivoi, Brivoi, et c., dans un autre document hongrois de la collection Hrmuzaki. A la p. 22, M. Oniciu abandonne avec raison l'idée d'identification des „cnèzes“ avec les „udvornici“ des documents hongrois ; il croit trouver l'origine des „juges“ (*jud ĩ*), avec lesquels M. Pârvan (loc. cit.) mettait en relations la qualité de „judex“ du Goth Athanaric, au IV-e siècle (mais cf. les juges d'Arborea, en Sardaigne), dans les „duumviri juri dicundo“ des Romains ; il nous serait difficile d'admettre cette transmission ininterrompue.

Avec Barab le Valaque et le Moldave Bogdan commence cette période de l'histoire des Roumains où les hypothèses individuelles doivent cesser. M. Oniciu la traite avec un sens très juste des proportions et dans un style clair et précis.

D'après nous cependant le titre du Métropolitain valaque, d'„exarque des πλῆθινός, des versants de la montagne“, ne concerne nullement les possessions des princes valaques en Transylvanie, car il est sans doute antérieur à la date où ces possessions, le duché de Fogaras et d'Amlas, furent accordées à ces princes par

les rois de Hongrie. Fogaras et Amlas ne sont pas certainement des *πλαγγνά*. Mais le premier territoire valaque s'étendait exclusivement sur lesdits „versants“. Les „confins du royaume“ que le roi Charles-Robert, vaincu en 1330, réclamait au prince de Valachie, Basarab, sont la „Transalpina“ elle-même, et non les confins proprement dits. M. Onciul admet aussi que le duché transylvain était bien avant sa constitution en fief, aussi bien que le Banat de Severin, entre les mains des Valaques libres. Nous croyons aussi que les „régions tatares“ dans le titre des princes d'Arges signifient des prétentions sur tout le territoire qui forma plus tard la Moldavie. L'autorité du Patriarcat d'Ochrida sur l'Église valaque avant 1359 serait impossible aussi bien à cause de la déchéance profonde de ce Siège envers ceux de Trnovo et d'Ipek, qu'à cause du manque d'organisation canonique dans la Valachie naissante. Le nom du prince Alexandre fils de Basarab est sur sa pierre sépulcrale dans l'église de Câmpulung Nicolas Alexandre, nom double, inexplicable, que les documents ne donnent jamais: cette pierre ne serait-elle pas due à la piété d'un de ses restes plus récents de l'église, de même que en Moldavie, les pierres tombales des anciens princes sont, sans aucune exception, dues à la piété d'Étienne le-Grand, dans la seconde moitié du XV^e siècle? Mais, dans ce cas, — le style de l'inscription funéraire est aussi différent de celui qui est en usage au XV^e siècle et les caractères sont creusés au lieu de ressortir en relief —, il faudrait admettre qu'on a gardé des éléments plus anciens, car Alexandre est intitulé „grand prince (gospodarŭ) indépendant“ (l'inscription dans nos *Inscriptiŭ*, I, p. 132, no. 267) M. Onciul admet un Voévodat moldave différent de celui qui fut administré par le vassal hongrois Sas (Sasul): il rapporte à ce Voévodat du Nord la mention des chroniques polonaises sur le combat de Szepenik contre le prince Étienne.

L'acte de donation de Yourg Koryatowicz nous paraît être un faux (voyez-en les preuves dans nos *Studiŭ și documente*, V) Il serait possible en effet que les monnaies du prince moldave Bogdan pourraient être attribuées au second de ce nom (voy. l'étude récente de M. N. Docan, dans les „Annales de l'Académie Roumaine“

Nous croyons encore que le règne de Laico (Vlaico) s'étendit jusqu'après 1380, de sorte que les conflits avec la Hongrie survenus vers cette époque lui appartiennent encore. M. Onciul constat

dans cette nouvelle édition que la Valachie est considérée par les rois de Hongrie comme indépendante (plutôt comme un fief révolté; Hurmuzaki, I², p. 242, no. CLXXXI; p. 248, no. CXCVII). Il rappelle que c'est en 1569 que Negru-Vodă apparaît comme fondateur de la Valachie (p. 33; nous l'avons constaté dans nos *Inscriptiï*, I, p. 130), les moines des Tismana ayant invoqué une donation de ce prince. Nous ne croyons pas que l'abandon du titre: „duc de Făgăraş et d'Amlaş“ fût le motif pour lequel la chronique du XVII^e siècle (qui existait dans une forme slavone dès 1590, puisque Luccari, dans ses *Annali di Ragusa* — il avait des parents comme banquiers à Silistrie — donne cette légende, en citant le boïar Murgul, celui qui, ayant trahi le prince Jean-le-Terrible en 1574, s'établit en Valachie) lui attribue un „descensus“ de ces régions transylvaines (cf. *Inscriptiï*, loc. cit., p. 132). De fait, les chroniques valaques sont écrites sous l'influence des chroniques moldaves (p. 33), grâce, ajoutons-nous, à l'impulsion de la fille de Pierre Rareş, Chiajna, qui fut mariée à plusieurs princes valaques de la première moitié du XVI^e siècle (cf. aussi notre étude dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, année 1910).

Le prince moldave Pierre était seulement le fils de Muşata-Marguerite: aussi nous ne pouvons pas lui conserver l'ancien nom de Pierre Muşat (p. 34). D'après M. Onciul elle serait une fille de Bogdan (une descendance directe de Laţco, fils de Bogdan nous paraît plus probable; cf. le „Bulletin de la section historique“, I, pp. 146-147). „Costea Voévode“, nommé dans une liste du XVIII^e siècle, ne peut pas être le mari de Muşata,—car Pierre aurait invoqué le nom de ce père princier, et non celui de la mère seule —, mais bien un fils de Laţco, mort en bas âge (la forme de diminutif Costea nous paraît aussi suspecte; les chroniques slaves et roumaines l'ignorent). Admettre encore en 1380 une principauté séparatiste, qui ne se serait réunie que plus tard à la Moldavie (p. 34), nous paraît risqué. Nous croyons que la parenté entre Pierre et Vladislav Jagello, roi de Pologne et duc de Lithuanie, peut venir par la femme de Laţco, probablement une princesse lithuanienne, orthodoxe.

M. Onciul admet que Dan, frère et prédécesseur de Mircea l'Ancien, fut tué par Chichman, le Tzar bulgare, à l'occasion de la conquête par Dan de l'héritage de Dobrotitsch, la Dobrogea (p. 36). Mais Chichman était vers 1386 incapable de porter une guerre, et

c'est certainement à Mircea qu'il faut attribuer la conquête du littoral de la Mer Noire et de Silistrie. Dan fut tué après la révolte qui donna le trône à son frère. La qualité de tributaire des Turcs de Dobrotitsch (et non Dobroditsch) n'est pas constatée, non plus que la participation des Roumains au combat de Cossovo (p. 37). Silistrie fut prise par les Turcs en 1392, sur les Bulgares de Chichman — d'après le témoignage des chroniques ottomanes —, et non sur les Roumains, bien que Mircea porte déjà en 1387 (dans *un seul acte*, accordé au couvent de Cozia, sans date de mois) le titre de seigneur de Silistrie, mais pas encore celui d'héritier de Dobrotitsch (cf. aussi le *Bulletin* cité, pp. 98-99), en 1390 (Hurmuzaki, I^a, p. 322) et en 1391 (*ibid.*, pp. 334-335), mais non plus en 1392 (*ibid.*, pp. 341-342 ; cf. le *Sbornik* de Sofia, pp. 328-331). Mircea dut ensuite la possession, passagère, de Silistrie à la croisade de 1396 et enfin au secours qu'il avait donné au Sultan Mousa. Quant à la première occupation de la ville, que les Turcs conquièrent en 1387, il faudrait l'attribuer à une entente entre Mircea et le Sultan, qui le récompensa pour n'avoir pas pris part au combat de Pločnik, perdu par les Serbes.

Étienne, prince de Moldavie à cette époque, était frère de Pierre et de Roman d'après les chroniques contemporaines; dans les deux éditions de son ouvrage, M. Onciul l'identifie, sur la foi d'un document cité dans une chronique du XVIII^e siècle, avec un neveu de ces princes (p. 38, note 1). Il nous paraît, de même, impossible que Juga, prince en 1400, fût le fils de Yourg Koryatowicz, prince lithuanien, dont la brève usurpation, terminée par un assassinat, n'avait pu laisser, quels que fussent ses liens matrimoniaux avec l'ancienne dynastie, aucune tradition, aucune légitimité, aucun droit successoral. Il faut relever que la chronique contemporaine *ne reconnaît pas* le règne de Yourg, alors qu'elle fixe une place parmi les princes légitimes à ce Iuga, qui est qualifié de „Bancal“ (Ologul), ce qui signifie que ce ne fut pas sa personnalité guerrière qui l'imposa. Iuga n'est pas un nom lithuanien, mais bien un de ces noms que la dynastie moldave de Bogdan apporta du Maramoros hongrois, dont elle était originaire. Voy. aussi notre *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, II, p. 532 nota 1. M. Onciul maintient aussi l'authenticité, qui a été mise en doute, par l'auteur de ces lignes et par M. Giurescu, des ca-

situations conclues avec l'Empire ottoman (p. 40). „Civitas Molaviensis est sans doute Baia, et non Roman, car on trouve aussi la forme Moldvabanya ou „Stadt Molda“ : M. Onciul s'appuie (p. 42, note) sur une erreur assez explicable (la Curie confond „metropolis“, Capitale, c'est-à-dire : ancienne Capitale, avec : résidence d'un Métropolitain orthodoxe; voy. plus haut, p. 155). L'immigration juive commença seulement au XVII^e siècle, par des individus isolés. Vlad Dracul s'appelait, de fait, Drăculea, et son nom ne pourrait pas venir de l'Ordre du dragon conféré par l'empereur Sigismund (p. 46-47). À la p. 48 : il faut lire Mathieu de Murano au lieu de Mathieu „Muriano“ ; à la p. 51 : Lipnic pour Lipinți, qui n'existe pas.

Des contingents valaques dans l'armée turque avant Basarab-Laiotă (p. 54) ne nous paraissent pas impossibles : Vlad Dracul prit part personnellement à l'invasion en Transylvanie du Sultan Mourad. M. Giurescu a démontré la manière dont furent forgées les prétendues „capitulations“ de la Moldavie. Nos arguments concernant la paternité de Constantin Cantacuzino Stolnicul sur une importante chronique des origines roumaines n'ont pas été admis par M. Onciul (p. 85). La chronique de Radu Popescu est bien celle qui est connue (p. 85). La croix de Șerban Cantacuzène près de Vienne est réellement un simple autel de campagne (p. 86).

Pour l'histoire contemporaine, l'exposition est quelque peu influencée par les sympathies politiques de l'auteur, qui vont vers le groupement „junimiste“, confondu ensuite dans le parti conservateur. Du reste, l'auteur n'y a pas apporté des modifications, sauf celle de quelques noms ajoutés : aux écrivains (p. 256 : Șt. O. Iosif, I. Brătescu-Voinești, M. Sadoveanu; mais A. C. Cuza a été supprimé) et aux orateurs (p. 278 : C. Arion et I. I. Brătianu). Le nom de la revue „Sămănătorul“, qui figurait dans l'édition antérieure (p. 256), auprès de la „Viața Românească“, à laquelle elle a fourni la direction et les écrivains, a été supprimé.

Nous avons noté ces points de divergence non pour diminuer

la valeur de cet excellent ouvrage, mais pour faire voir que nous maintenons des opinions différentes et pour ajouter de nouveaux arguments à ceux que nous avons déjà présentés ailleurs.

N. Iorga.

* * *

Diacre dr. Nic. M. Popescu, *Nifon II, Patriarhul Constantinopolului* (dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, 1914; un résumé allemand sera donné dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“).

Écrire d'après les brefs renseignements, souvent sujets à caution, de l'„Ecthesis chronica“, publiée par Sathas („Bibliotheca graeca mediæ aevi“, VII) et puis par M. Sp. Lambros („Byzantine textes“ de M. Bury, I), des notices fournies dans la „Turco-graecia“ de Crusius ou par le Βιβλίον Ιστορικόν d'Hiérothée de Monembasie, sans compter quelques documents, absolument rares, l'histoire d'un Patriarche byzantin après la conquête turque et jusque vers la fin du XVI^e siècle, c'est sans doute une des tâches les plus ardues que puisse s'imposer un érudit et aussi une des plus ingrates, car, pour la plupart, il ne s'agit guère que d'un Siège conquis par l'intrigue et acheté par l'argent, d'une lutte continue contre des rivaux impatients, d'un exil obscur et d'une fin inconnue (voy. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, p. 197 et suiv.).

Aussi le diacre M. Popescu n'aurait guère choisi comme sujet d'étude la personne et l'activité de Niphon II, patriarche de Constantinople, si ce prélat n'avait rempli, grâce à un hasard heureux, un autre rôle aussi: celui de donner à l'Église, tombée dans l'anarchie, de la principauté de Valachie, où il fut appelé par le pieux prince pacifique, Radu,—dit le Grand, grâce aux moines, ses adulateurs,—une organisation canonique définitive (Métropole d'Hongro-Valachie, à Argeş, puis à Tîrgovişte et enfin à Bucarest; évêchés de Rîmnic, aussi ancien que la Métropole elle-même, et de Buzău). Et si, en outre, il n'aurait pas eu, dans la vie de Saint du Patriarche, une biographie unique, d'une étendue peu ordinaire (conservée dans une version grecque et dans plusieurs versions roumaines, sans compter des remaniements slaves) une large source d'informations, pour la plupart exactes.

L'auteur commence par l'analyse extrêmement attentive de cette source: elle lui permet de constater que la version roumaine, qui s'appuie elle-même sur une autre, slavone, du XVI^e siècle, s'éloigne le moins de l'original, qui fut écrit certainement en grec. La forme grecque abrège tout ce qui concerne l'histoire valaque contemporaine,—une large partie, car le biographe de

Niphon voulait servir les intérêts et flatter l'orgueil du prince de Valachie, Neagoe, successeur de Radu et pupille, élève du Patriarche, que Radu avait fini par chasser, comme un Mentor religieux par trop rigide. En échange, on a ajouté des conjectures historiques, presque toutes erronées, et des discours édifiants, sans aucune couleur contemporaine.

En ce qui concerne les documents, l'auteur prouve (pp. 7-9) la fausseté, du reste évidente, de la prétendue lettre au Métropolitte de Kiev, auquel Niphon aurait confessé que l'acte d'Union avec les Latins, conclu à Florence en 1439, garde à son avis toute sa valeur coercitive pour l'Église orientale dont il était devenu le chef. On ne pourra plus s'appuyer dorénavant sur ce texte, publié d'abord en polonais, par un polémiste confessionnel, et admis dans leurs recueils par les auteurs d'„Annales ecclesiastici“, Bzowski (Bzovius) et Rinaldi (Raynaldus).

Nous avons déjà admis (*Geschichte des osmanischen Reiches*, loc. cit.; *Istoria Statelor balcanice*, Bucarest, p. 45) l'origine albanaise de Niphon; le père Popescu est du même avis; selon lui cependant sa mère serait grecque, de Morée: nous ferons observer seulement que le fait est affirmé uniquement par les sources grecques, mais, en effet, par toutes les sources grecques, alors que la „Vie“, version roumaine, la fait vivre en „Dalmatie“, ce qui signifie en Serbie, où son mari remplissait des fonctions à la Cour de Georges Brancovitsch. En tout cas, Manuel lui-même, le père de Niphon, n'était pas un Grec, comme Thomas Cantacuzène, beau-frère de Brancovitsch et son conseiller Kaloïanni Russota (non: Rusata) et son fils — certainement son fils —, dont nous nous sommes occupés dans nos *Notes et extraits* (corriger à la p. 33 la citation: „Actes et extraits“), II; voy. p. 586 (un de ces passages et le renvoi à Phrantzès, p. p. 146: Ἰωάννης ὁ Ῥωσιτᾶς et à la chronique de Brancovitsch, dans l'„Arkiv za povjestniku jugoslavensku“, III, p. 19, ont échappé à la minutie, pourtant exemplaire, de l'auteur). Le surnom de Manuel „Halep“ (dans la version roumaine: Harip) n'a rien à voir avec χαλεπός; il faut le rapporter plutôt au Chlapen de la „Vie“, et on doit en chercher l'explication dans l'onomastique albanaise (l'auteur cite aussi, non sans raison, le nom roumain Halipa).

Le père Popescu rejette (p. 31 et suiv.) l'affirmation de la „Vie de Niphon“, — écrite cependant peu d'années plus tard par un

prélat cultivé et certainement très bien informé, ainsi que devait l'être Gabriel, le „prote“, le chef des hégoumènes de l'Athos —, que le Siège d'Ochrida aurait jamais eu pour archevêques Nicolas et Zacharie, dont parle cette „Vie“, en relation avec la préparation monastique de son héros. Les catalogues authentiques ne connaissent que l'archevêque Nicodème, vers 1440-1450, et Dorotheé au moment de l'invasion, en 1466, du Sultan Mohammed II, qui l'amena avec les autres prisonniers.

Nous rappellerons cependant que, d'après la „Vie“, Nicolas fut appelé de Constantinople pour être Patriarche „dans le pays d'Ochrida, à la Grande Justiniana“ (*Justiniana Prima*) par le „seigneur de la cité de Lunardie“, à une époque où le pays refusait d'admettre les conclusions, favorables aux prétentions du Pape, du Concile de Florence. Or la „Lunardie“ c'est „Nardie“, Narta, Artà, dans le pays de Carlo Tocco, qui était en effet maître d'Artà, comme „despote des Rhomées“, très populaire parmi ses sujets, auxquels il paraît avoir emprunté la confession grecque, dès 1417 (voy., outre notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, William Miller, *The Latins in the Levant*, Londres 1908, p. 373). Il avait aussi Ianina, l'Acarnanie avec l'Étolie et une partie des Îles Ioniennes (Leucade, où il était comte-palatin; ce fut le berceau de sa puissance), mais Ochrida était depuis longtemps turque et Mohammed I-er y envoyait comme gouverneur en 1412 Hamsa-beg, fils de Dschounéid (*Gesch. des osmanischen Reiches*, I, p. 357). Artà demeura au pouvoir des Tocchi jusqu'au 24 mars 1449. Il est donc admissible que, à une époque où les Ottomans avaient à Ochrida leur Patriarche, les dominateurs chrétiens de l'Épire, les chefs des Albanais du Sud, qui, d'après la tradition, dépendaient depuis des siècles de l'Église d'Ochrida, eussent cherché à avoir leur archevêque, portant le même titre vénérable de la Justiniana Prima. Nicodème, sinon Zacharie, le maître de Niphon, auraient eu donc la seule sujétion religieuse de cette Albanie méridionale appartenant à la famille Tocco.

Niphon et Zacharie passèrent quelque temps dans l'Artà chrétienne, auprès de ce Nicolas, avant le mois de mars 1449 et, évidemment, quelque temps après 1439-1440¹. Ils se rendirent

¹ Il faut signaler aussi que le nom des Principautés roumaines manque dans le titre donné au Patriarche.

ensuite à Kroïa auprès de Scanderbeg. Or nous savons que ce prince albanais, renégat de l'Islam, après avoir abandonné pour cette religion celle de ses pères, entretenait dès 1444 des relations avec Jean Hunyady, qui se préparait pour sa croisade de Varna (voy. le no. précédent de ce Bulletin, pp. 141-142; cf. *Gesch. des osm. Reiches*, I, p. 449).

C'est donc le moment où le jeune clerc albanais vint à Kroïa, lointaine „six milles de Durazzò“. D'après la „Vie“, l'évêque local, qui avait été sacré lui aussi par le Patriarche Nicolas, le fit prêtre. Le père Popescu observe que l'„episcopus cruensis“ était un Latin et que Scanderbeg lui-même, qui entretenait des relations excellentes avec le Siège roumain et protégea l'Église latine dans ses États, devait être un catholique (p. 36). Nous ne pouvons pas être de cet avis: avant son abjuration, le fils d'Ivan Kastrioti, chrétien orthodoxe au nom grec, et d'une Serbe — ses frères et sœurs ont des noms slaves — appartenait à la confession orientale; il y retourna tout simplement après sa fuite de Constantinople et sa révolte contre le Sultan. Le Pape lui était nécessaire aussi bien que le roi de Hongrie, que celui d'Aragon, que la République de Venise, et il le flattait dans ses paroles, ses lettres et ses actions: le grand prince de Moldavie Étienne en agissait de même, et cependant il fut un des plus fidèles fils spirituels de l'Église d'Orient. Sur ce point aussi, la „Vie“ a donc complètement raison.

L'invasion turque en Albanie suit maintenant dans le récit de Gabriel le Prote. Le père Popescu admet que ce fut celle de 1466, mais nous croyons avoir raison en affirmant qu'il s'agit de l'attaque, conduite par le Sultan Mourad, père de Mohammed II, contre Sfétigrad, en 1446 ou plutôt 1447 (*Gesch. des osm. Reiches*, I, pp. 444-450). Il y a donc bien une place pour le Patriarcat de Zacharie après la mort de Nicolas à Ochrida même, où il s'était réfugié devant les troupes ottomanes. La „Vie“ prétend que Zacharie eut pour successeur Marc Xylocarabe, ancien Patriarche de Constantinople, vers 1466. On pourrait concilier ce fait avec le récit du diacre Démètre d'Ochrida, qui décrit, à la fin d'un „Nomocanon“ copié par lui, la révolte de cette ville en 1466, au moment de la lutte entreprise par Mohammed II pour la conquête de Croïa, et probablement à cause même de cette lutte, qui devait intéresser vivement les Albanais et

les chrétiens grecs soumis au Sultan, et l'arrestation par ordre de Mohammed, qui passa à son retour, par Ochrida, du Patriarche *Dorothee*. Gabriel le Prote ne parle pas d'arrestation, mais bien d'une simple déposition: Zacharie se rendit à Constantinople pour se justifier. Il se pourrait bien qu'Ochrida, slave et albanaise, eût refusé d'accepter le Grec Xylocarabe et que Dorothee eût été le chef d'une révolte passagère, que l'intervention impériale du Sultan apaisa à ses dépens.

L'auteur fixe à l'année 1484 l'élection de Niphon comme Métropolitite de Salonique (p. 40 et suiv.). Il conserve la date de 1486 pour son avènement comme Patriarche écuménique, mais il démonstre que son prédécesseur ne fut pas Maxime, mais bien Siméon (pp. 42-43). Ayant cherché à sauver des griffes de l'avidité fiscale turque les biens personnels de son prédécesseur (il faut traduire par le turc „tefterdar“ le mot grec *τεπτενταίρης* = *τεπτενδάρης*; p. 45), au mois de juillet 1488, un de ses prédécesseurs, Denis, récupéra son Siège (nous avons accepté dans la *Gesch. des osm. Reiches*, III, p. 199, la date de 1489 donnée par Krumbacher). Niphon fut le premier Patriarche de caractère non-grec, Albanais par les origines et slave par toute son éducation et tout son passé: nous avons indiqué ailleurs (*Istoria Statelor Balcanice*, loc. cit.) l'hypothèse que les intrigues qui amenèrent sa chute se dirigeaient contre l'étranger, de même que la révolte de l'Albanie avait visé, de l'autre côté, l'étranger dans la personne de Xylokarabe; nous la maintenons.

Une chronique russe de Kiev permet à l'auteur de fixer la date de 1496 pour le commencement de la seconde administration de Niphon à Constantinople, qui ne dura que jusqu'au mois de décembre 1498. Cette fois aussi, les Grecs refusèrent de l'accepter, demandant la restitution du Patriarche Maxime, ancien Métropolitite de Serrès et représentant authentique de leur nation. Il ne fut plus réintégré, ainsi qu'on l'affirmait jusqu'ici, en 1502.

Ce fut après sa seconde destitution que Niphon fut appelé en Valachie. La version grecque sert au père Popescu à préciser la date: le prince Radu ayant été appelé à Constantinople pour rendre personnellement l'hommage, en 1503, il fit à Andrinople la connaissance de l'exilé et obtint du Sultan Baïezid la permission de le faire venir dans son pays.

Il aurait quitté la Valachie dès l'année 1505, pour avoir re-

prouvé le mariage en secondes noces d'une sœur de Radu, Caplea, avec le boïar Bogdan (mais il nous est impossible d'admettre — pp. 54-55 — que Radu eut deux sœurs portant ce même nom; probablement le document du 27 décembre 7020 est conservé dans une mauvaise copie, en ce qui concerne la date).

Les dernières pages traitent du séjour de Niphon, très âgé, au Mont Athos et des honneurs qui furent rendus à ses restes par son élève le prince Neagoe. L'auteur signale aussi la légende que, en partant, le vieillard secoua, d'après des exemples bibliques, la poussière de ses souliers, en signe d'anathème (p. 66).

Le père Popescu a toutes les connaissances et l'esprit critique pénétrant qu'il faut pour écrire l'histoire du Patriarcat de Constantinople pendant l'époque la plus obscure de la Τουρκοκρατουμένη Ελλάς. Il est jeune, et ce sujet devrait le tenter. Il y a pour un esprit patient et méthodique beaucoup à refaire sur ce terrain.

N. Iorga.

*

I. Cvijić, *La position géographique de la Serbie actuelle*, dans le „Glasnik srpskog geografskog drouchtva“, année III, livraisons 3 et 4.

Les livraisons 3 et 4 du „Bulletin de la société serbe de géographie“ contiennent une contribution extrêmement importante de M. Cvijić sur „la position géographique de la Serbie actuelle“. M. C. constate que la Serbie de Carageorges et de Miloch se distingue nettement de la Serbie du despote Étienne et de Georges Brancovitsch, qui, groupée autour des forteresses de Goloubatz, de Semendrie et de Belgrade, était de fait une annexe de la Hongrie du roi Sigismond et de Jean Hunyady, sous les ailes de laquelle elle paraissait avoir cherché un refuge contre la conquête ottomane qui avait submergé d'un seul jet la Macédoine du Tzar Douchan, berceau des deux dynasties subséquentes. Il relève aussi l'importance du fait que la Serbie du XIX-e siècle s'est formée sur l'ancienne voie des marchands et des armées, de Belgrade à Constantinople, dont l'histoire a été écrite par Jireček, dans sa „Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe“, Prague 1877. Il signale en troisième ligne l'influx d'immigrants venus du Sud-Ouest, des contrées à la vie pastorale et, ajouterons-nous, d'une race mé-

langée, à laquelle ne manquait ni le sang albanais, ni celui des „Vlaques“. M. C. lui attribue „une vigueur nouvelle de l'entrain, de la gaité, des goûts de vie libre et des instincts démocratiques“.

La guerre de 1877-1878 amène l'annexion d'une partie de la Vieille Serbie; le centre de gravité de l'Etat serbe moderne s'enfonce donc, sur les traces de Douchan, vers le Sud; l'„État moravien“ (sur la Morava) est, par ce fait déjà, constitué. Un nouveau chemin de pénétration vers les Balcons s'ouvre entre ses nouvelles limites: celui qui mène vers Salonique (d'où, ajouterons-nous, la tendance de déboucher sur ce grand port de l'Archipel, dans la balance de transports duquel une brochure récente signalait la part absolument prépondérante du commerce serbe). Pour M. C. les Bulgares du côté de Pirot, annexés à cette époque, sont des Chopes, — aux anciennes racines pétschénegues —, comme ceux des environs de Sofia.

„Vers le Sud“ sera donc le mot d'ordre: les chants populaires de l'époque de Douchan conservent très vive la mémoire d'une domination dans ces territoires macédoniens. Les „expériences économiques amères vers le Nord“ dégoûtent de ce Nord, sur la lisière extrême duquel le développement historique a fixé une capitale qui a trop coûté et qui contient un trop grand nombre de souvenirs pour qu'on puisse l'abandonner, malgré son dangereux caractère excentrique.

Ensuite l'auteur explique la poussée de 1912-1913 par la densité de la population¹, le caractère populaire de l'armée et les qualités de la race: „vigueur, endurance et gaieté“. L'enclave autrichienne de Novi-Bazar ayant disparu et la Bosnie ne pouvant plus poursuivre la liaison par Salonique avec l'Archipel, la nouvelle Serbie du traité de Bucarest domine les voies de commerce de l'Occident des Balcons. Elle garde cependant des relations géographiques étroites avec l'Europe centrale (l'auteur ne traite pas du chemin vers l'Adriatique, où se conserve encore dans la race et les traditions la mémoire de cette première Serbie, la *Primorié*, sur le rivage opposé à l'Italie, la Zenta des Balchides, dont le Monténégro des Tschernoïévitch et des Niégoch

¹ La plus grande dans le Balcan entier est, d'après M. Gravier (dans la même livraison), du côté de Nich, Krouchévatz „et surtout sur la Basse-Morava et dans la Matschva“.

n'est qu'un fragment plus heureux). Une influence dangereuse pour l'individualité nationale est exclue, de quel côté qu'on y pense: le pays magyar du Nord étant habité par „un peuple qui est resté si étranger aux Serbes par sa langue, sa mentalité et ses institutions“ (mais il y a des points dans le Banat où la race serbe se confond avec la race roumaine, la victoire appartenant aux uns ou aux autres selon les circonstances; dans les villes, les Serbes assimilent plus souvent, mais dans les campagnes ils perdent le terrain). L'influence des Tschèques, très populaires en Serbie, est spécialement signalée, mais on ajoute qu'elle „s'est très sensiblement affaiblie au cours des dernières années“ (on ne peut pas nier aussi une profonde influence allemande, due aux lettrés qui émigrent de la Hongrie et de la Bosnie, et aux étudiants qui reviennent de Berlin ou de Vienne—la Serbie n'a pas de Faculté de médecine—; la science serbe, surtout la science historique, en est, malgré l'antipathie pour le „Schwabe“, toute imprégnée; la critique philologique des sources et les études diplomatiques font fureur!). Une direction vers la France, la Suisse et la Belgique s'est affirmée dans les derniers temps, et on commence à préférer aussi la science allemande à la science autrichienne.

M. C. attend du voisinage, nouveau, de la nation grecque un nouvel apport psychologique, auquel s'ajoutera celui de Salonique internationale—on plutôt juive—et celle des régions „méditerranéennes et levantines“. Il ne veut pas admettre le contact spirituel avec la Bulgarie, qui „continuera à jouer un rôle neutre au point de vue de la civilisation“. L'influence albanaise est caractérisée de „plutôt nuisible“.

Nous risquerons de contredire ces affirmations d'un savant pourtant si bien informé sur tout ce qui touche sa race et sa patrie, ainsi que les pays voisins, au-delà du Danube au moins. Ce n'est pas par le tempérament national des Grecs, des Juifs et des Levantins que celui des Serbes augmentera ses grandes qualités: sans négliger les vertus primitives des Albanais, ce sont les Bulgares qui peuvent, en profitant eux-mêmes, donner des notes plus utiles au développement de l'âme serbe, qui, enthousiaste et vaillante, romantique et idéaliste, ne connaît peut-être pas assez la sombre ténacité dans la poursuite, par dessus toutes les défaites et les désillusions, des buts suprêmes de la

nation. La péninsule et les pays voisins ne connaîtront pas le calme parfait et sûr de l'avenir autant que ces deux peuples si étroitement liés ne trouveront pas le moyen de concilier des antagonismes malheureux, qui font préférer à un pacte de fraternité, pourtant si naturel, le retour de l'internationalisme ottoman à Salonique, dans l'Albanie et ailleurs.

A.

* * *

J. Dedijer, *Les zones pastorales dans les montagnes du système dinarique*, dans le „Glasnik srpskog geografskog drouchtvo“, année III, livraisons 3 et 4.

Comme le Pinde, les Carpathes et le Balcan ont été pendant des siècles l'abri de nombreux troupeaux de montons dont l'entretien provoquait une transhumance aux larges frontières, provoquant des phénomènes ethnographiques, culturels et politiques de la plus haute importance, cette étude sur ce qui en est resté dans chacune des trois zones des montagnes dinariques: adriatique, pannonienne, centrale, pourra servir à des rapprochements d'un grand intérêt.

Il faut remarquer surtout les constatations qui touchent cette région tournée vers l'Adriatique qui abritait au moyen âge les „Vlachi de Montanea“, les *ôditai* ou „kervanadschis“ des marchands de Raguse, les fabricants du „caseus valachicus“. Nous laissons suivre la teneur même du résumé français de l'auteur:

„L'été, la plate-forme littorale, toute de calcaire chauve, ensoleillée et des plus pauvres en eau, est inhabitable pour le bétail, ne présente aucune ressource pour lui. La montée se fait généralement à la St. Pierre, vers la fin de juin. Les „montagnes“ sont situées pour la plupart en Lika et en Bosnie. Certains les ont achetées, d'autres n'ont sur elles que des droits de servitude. Il arrive souvent que des pays entiers n'ont de droits que sur une seule montagne. Pour la montée, des associations se forment, parfois de 100 maisons et plus, réunissant des troupeaux de plusieurs milliers de moutons (jusqu'à 10.000). On reste sur les montagnes, certains jusqu'au 15/28 août, certains jusqu'à la fin de septembre. Le bétail redescend alors jusqu'aux environs du village, où il fume les champs tant que la saison le permet. Depuis le début de l'hiver jusqu'à la St. Pierre il reste dans les „stanište“, cabanes que possède chaque famille dalmate à une

distance d'une ou deux heures du village, dans des endroits généralement hauts et abrités. Dès que la nature calcaire du sol s'atténue, la culture gagne sur l'élevage, la transhumance vers le haut devient plus rare, et les propriétaires eux-mêmes n'accompagnent plus leur bétail, mais le cèdent en location à des paysans d'autres villages. A la limite Nord de cette zone, à la base même des montagnes, le mouvement se fait par étapes. Dans le „polje“ de Duono, au pied du Ljubuša, les déplacements du bétail se règlent sur les oscillations de la nappe d'eau. Au moyen âge la transhumance d'été se doublait d'une transhumance d'hiver: le bétail descendait jusque sur la côte, pour hiverner sur les territoires, en particulier, de la République de Raguse; seuls quelques villages au dessous du mont Orjen descendent aujourd'hui encore pour l'hiver sur le Nord des Bouches de Cattaro.“

Comparez ce régime avec l'ancien régime roumain, tel qu'il est présenté par Iorga, dans la *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, pp. 94, 148-149. Une large étude sur la transhumance dans les Balcons, comparée à celle des Apenins et des Pyrénées, voire même de l'Asie Mineure et de l'Asie centrale, serait un des plus grands services qu'on pourrait rendre à l'histoire de la civilisation: il n'y aurait pas une seule branche d'études qui n'en profiterait.

N.

* * *

Tih. R. Gjorgjević, *Le groupement des maisons et l'aménagement des villages en rues sous le prince Miloch*, dans le „Glasnik srpskog geografskog društva“, année III, livraisons 3 et 4.

L'étude de M. Gjorgjević montre que le village serbe avant 1830 avait le même aspect capricieux, *individualiste* que le village roumain à cette même époque. C'était tout simplement le développement du *katoun*, en roumain „cătun“ (canton), dérivé de l'abri provisoire des pâtres (la *stîna* roumaine), tel que le décrit, pour la partie occidentale de la Péninsule, M. V. Dvorski, de Prague, dans la même livraison.

Dès 1820, Miloch, influencé par l'ordre administratif des Autrichiens, ses voisins, et désireux empêcher les coups de main, ordonnait que „chacun eût à sortir de la forêt pour venir s'établir au village“. L'ordonnance fut réitérée jusqu'en 1837, mais la population tarda à s'y soumettre, sauf pour la région de la Matschva.

En Roumanie de pareilles mesures furent prises vers 1830, conformément au nouveau „Règlement Organique“, qui fixait aussi sur des bases nouvelles le régime administratif des villages. Les habitants devaient transporter leurs maisons „sur la rue du village“; l'administration avait le droit de démolir en cas de résistance. Le séjour dans les vignobles, dans des abris de verges, dans les chaumières au milieu de la forêt, où ils causaient des dégâts au propriétaire, fut sévèrement défendu. Il fallait „dénicher“ (*dăscuiba*) les contrevenants. Et les villages gagnèrent bientôt un nouvel aspect (Iorga, *Studii și documente*, I-II, p. 322, no. CVI).

* * *

N. Iorga, *Fundațiile Domnilor români în Epir* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVI; une traduction française, sans les annexes, sera donnée dans le „Bulletin de la section historique“).

Il s'agit dans ce mémoire des relations que les princes valaques, à partir du grand donateur des couvents et des églises qui fut, au commencement du XVI-e siècle, Neagoe Basarab, entretenirent avec les monastères de Salonique d'abord (Blatadon ou Blatéon, Sainte Anastasie Pharmakolytria¹): ils avaient des revenus et une partie des profits des maisons qui leur avaient été dédiées en Valachie; un des Métropolités de Salonique au XVIII-e siècle, Gabriel, était le frère du prince moldave Jean Calimachi, grâce à l'appui duquel comme Grand-Interprète de la Porte il avait obtenu ce Siège. L'Épire donna aux pays roumains un assez grand nombre de boiars: Zotos Tzigaras de Iainina, dont le frère, Apostolos, était un des grands négociants grecs de Venise, devint le gendre du prince Pierre le Boiteux,

De nombreux actes concernant la Pharmakolytria se trouvent dans les cartons de l'église dédiée de St. Jean, aux Archives de l'État à Bucarest. Le sceau porte cette inscription (carton VIII, acte 9): ... πλης Βολοτιριος της 'Αγίας Αναστασίας της φαρμακολιτριας της μεγαλοπόλως Θεσσαλονίκης. Un autre acte pareil, dans le carton XVIII, no. 1.— Le couvent envoyait en 1653 le moine Galaction dans l'Ukraine cosaque, avec des lettres pour le Hetman (carton XX, nos. 1 et 2). Une lettre grecque, du 16 novembre 1757, adressée à Tschélébi Georges et à l'héghoumène Théophane; voy. *ibid.*, carton X, no. 7.— Les moines avaient obtenu du Tzar Alexis un privilège daté du 13 juillet 7175 (1667).

qu'il accompagna, en 1591, dans son exil près de Vienne, puis à Innsbruck et Bozen, pour se rendre enfin à Venise, où il est enseveli dans le petit cimetière de San-Giorgio dei Greci. Les couvents d'Ianina: τῶν πατέρων, Katzikia, Vélas, celui „de l'île“ et de la Vierge Dorachani, celui de Zitsa enfin, dédié a St. Hélie, avaient des skites, des églises, des couvents, des biens-fonds en Valachie, par la suite de la coutume qui consistait à assurer l'avoir des monastères en les „dédiant“ (ἀφιερῶμεν) aux Lieux Saints de l'Orient. Le banquier Niko Papa et son fils Panaïoti, établis à Bucarest pendant le règne de Constantin Brîncoveanu, vers 1700, étaient des Albanais hellénisés, de cette Épire liée par tant de souvenirs et d'intérêts à Venise (Niko est mentionné aussi dans l'„Istoria“ de Del Chiaro, dont une nouvelle édition vient de paraître, qui sera analysée dans ce Bulletin). L'auteur cite aussi un certain nombre d'Épirotes vivant en Valachie à une époque postérieure.

Des natifs de Pogoniana (tels Mathieu, Métropolitte exilé de Myrrhe, qui devint hégoumène de Dealu près de Tîrgoviște; écrivain remarquable et poète fécond, et le riche négociant Pano Pépano, avec sa famille) sont mentionnés ensuite. Deux boïars du second rang, Isar et le Postelnic Mathieu, firent don d'un bel Évangélaire au couvent de Molybdosképastou; ceux de Stylou et de Dryanou tiraient aussi des revenus de la principauté valaque. Stavrinou, Vestiaire du prince Michel-le Brave, dont il chante les exploits, les ἀνδραγαθία, venait de Delvino. L'église de St. Jean des Grecs à Bucarest, fondée par le Ban Ghiorma, était dédiée au Siège de Pogoniana et la belle petite église de Stavropoléos à Bucarest (nommée d'après l'évêque *in partibus* de Stavropolis, Joannice, qui était à Bucarest en 1731) dépendait „du couvent de Goura, près de Pogoniana“. Le prince Constantin Brîncoveanu n'oubliait pas dans les largesses dont il comblait l'Orient le couvent de „Brodetz, dans le bourg de Politzani, près d'Argyrokastro, fondé par l'Empereur Pogonate“. Șerban Cantacuzène avait déjà fixé à cette maison d'Épire un revenu de 200 piastres par an, qui seront recueillis par les soins de l'hégoumène de St. Spiridion à Bucarest (l'acte est reproduit, d'après l'opuscule grec de Lampridis, dans ce mémoire).

Un Métropolitte de Vodéna en Macédoine participait au synode de Jassy, qui donnait, en 1600, des nouveaux évêques à la Mol-

davie conquise par Michel-le-Brave. On rencontre à Bucarest en 1780 un évêque Ζιχνών. Un habitant de Kastoria, Georges Kastrioti, devenu un des intimes du prince Brîncoveanu, négocia en 1811 la paix du Pruth entre Pierre-le-Grand et les Turcs, ses vainqueurs; on connaît les fondations que lui doit sa ville natale. Un Zosimas, archevêque d'Ochrida, figure comme témoin dans l'acte qui s'y rapporte (1708). Il faut ajouter que le Métropolitane valaque Théodosie envoyait, quelques années auparavant, au Siècle écuménique, l'héritage modeste de Macaire, Patriarche d'Ochrida, qui finit donc ses jours en Valachie.

Poursuivant ces relations entre les couvents d'Orient et les deux principautés roumaines, l'auteur rappelle qu'Athènes elle-même eut, d'après le voyageur anglais Chandler, qui la visita vers 1760, un Métropolitane valaque dans la personne d'un certain Barthélemy. La „lavre“ de Kalavryta en Morée fut bâtie par Basile Lupu, prince de Moldavie. Le monastère célèbre de Mégaspiléon recevait annuellement des sommes envoyées par le Gouvernement valaque.

En Thrace, on signale la donation des Maurocordatos au couvent de la Vierge, à Sélymbrie (Silivri), les rapports entre la Moldavie et la maison de St. Jean le Prodrome à Sozopolis (Sizéboli), au commencement du XVII^e siècle, qui amenèrent d'autres rapports avec le monastère de l'île de Chalké, où s'étaient réfugiés les Sozopolitains; refait par le Grand-Interprète Panaiōti Nikousios, ce couvent contenait une école célèbre, où le Métropolitane moldave Benjamin envoya pour finir ses études le professeur et écrivain Georges Săulescu.

En ce qui concerne les îles, Chios, dont la Néa Moné reçut les dons du prétendant valaque Miloch en 1573, donna à la Valachie de Michel-le-Grand ce Ban Mihălcea qui fut un grand général. Rhodes, Chypre abritèrent des princes roumains en exil, et Lucas, Métropolitane de Valachie, après 1600, habile calligraphe, était un Chypriote; la famille des Rhizo, qui peut citer des boïars roumains, venait de Chios, celle des Dschani (Geani), qui compte parmi ses membres le prince Emmanuel, de Lesbos; des écrivains furent envoyés à Bucarest par les Îles Ioniennes: des Grecs de Paros furent hégoumènes en terre valaque, et le prince de Valachie Nicolas Mauroïéni (Mavrogheni), originaire de cette île, l'enrichit de ses dons, qui s'étendirent aussi sur les îles voisines de

Siphnos, de Naxos, de Mycône, de Pathmos et sur le centre grec de Cydonie en Asie Mineure.

L'énumération finit par les souvenirs roumains qui se conservent à St. Georges Karipi de l'île d'Antigone, et aux couvents de Souméla et de Théosképastou près de Trébizonde.

La dernière partie du mémoire concerne les relations entre les Principautés et le Patriarcat écuménique, de Constantinople.

Neagoe, prince de Valachie, couvrit de plomb l'église de Pamakaristos, où résidaient après la conquête turque les chefs de l'orthodoxie, et construisit des cellules pour les moines. Sans compter l'activité réformatrice de Nippon II (voy. ci-dessus), les pays roumains reçurent au cours du XVI^e siècle la visite des Patriarches Pacôme (en 1514 ?), Théolepte (1517), Joasaph (1561 ou 1562), Théolepte II et Jérémie II (1589, 1591). Pierre le Boiteux fournit au Patriarcat une riche vaisselle aux armes de la Moldavie (des traces s'en conservent, peut-être, encore). A cette époque, où Mihnea, neveu de Pierre, était considéré par les Constantinopolitains comme le descendant des empereurs, ce prince offrit au Patriarche un refuge dans la chapelle valaque, de l'agent de ce pays, Vlach-Sarai; la maison de Vlad, fils de Miloch cité plus haut, et prince titulaire de Valachie pendant quelques mois, servit pendant longtemps pour le logement du chef des orthodoxes.

Peu après, Nicéphore le Didascale fonctionna en Moldavie et dans la Galicie voisine comme défenseur du dogme attaqué par l'Union avec l'Église catholique. Son successeur comme vicaire constantinopolitain, le célèbre Mélétiüs Pigas, acheta avec de l'argent fourni par les Roumains les églises de St. Démètre et de la Vierge τοῦ Μπαλίνου, où il transporte sa résidence. A ce moment le prince moldave Jérémie Movilă, auquel on promettait l'élévation de son Église, comme on l'avait fait pour celle de Moscou, à la dignité patriarcale, s'engageait à bâtir un édifice spécial pour le Patriarcat. St. Georges, l'église actuelle de l'Écumenique, mentionne encore dans ses inscriptions la part eue dans sa construction par les Roumains, qui fournissaient aux monastères de la cire pour les cierges¹.

¹ Une erreur typographique a transporté la parenthèse chronologique concernant Théolepte I^{er} à cette place.

Suivent des notices sur le sort ultérieur de l'église de Vlach-Sarai, qui ne fut pas laissée de côté dans la distribution des dons au XVII^e siècle. L'église d'Arnaout-Keui, où habitaient nombre des Phanariotes qui jouaient les grands rôles sur le Danube, eut aussi des revenus, en Moldavie.

L'Appendice donne, d'après Lampridis, les inscriptions grecques de l'église de Ghiorma, de la pierre tombale de Joannice Stavropoléos, de St. Jean des Grecs, le privilège de Denis IV, dit le Séroglan ou le Mousélim, Patriarche de Constantinople, parent des Cantacuzène et protégé de Brîncoveanu, accordé au skite de Bradu, dédié à l'Église de Pogoniana, ceux des princes Duca et Brîncoveanu au monastère de St. Jean, dédié à St. Élie (Zitsa) de Ianina et le privilège, déjà cité, de Şerban Cantacuzène pour Brodetz. **A.**

* * *

Gh. Zagoriţ, *Stabilirea suzeranităţii turceşti în Moldova, cu argumente că prima capitulaţie, atribuită lui Bogdan III, a fost făcută de Ştefan-cel-Mare la 1497* (extrait des „Convorbiri Literare“, XLVIII, no. 7-8).

En discutant l'ouvrage récent de M. N. Constantinescu, dont la thèse, portant une situation spéciale dans la vassalité de la Moldavie envers l'Empire Ottoman jusqu'au règne de Pierre Rareş (dès 1527), ne nous paraît pas admissible, M. Zagoriţ présente une autre hypothèse. Puisque la chronique prussienne de Liborius Naker et les notes contemporaines publiées dans le „Kwartalnik historyczny“, VII, mentionnent l'ambassade à Constantinople, en 1497, sous Étienne-le-Grand, pour la soumission du pays aux Turcs, du Logothète Tăutul, dont la légende et la tradition font le négociateur de la „capitulation“ moldave, il faudrait rejeter l'assertion de ces sources que ce fut seulement sous Bogdan, successeur d'Étienne, que cet hommage fut prêté. Et, en interprétant dans un autre sens que celui de leur auteur les conclusions de M. Giurescu (*Capitulaţiile Moldovei cu Poarta Otomană*, Bucarest 1908), qui niait l'authenticité des différents textes ou résumés de cette „capitulation“, dont il attribuait la rédaction au prince Démètre Cantemir (1710-1711), M. Zagoriţ cherche à sauver les conditions de ce pacte de soumission, de cette „première capitulation“.

Nous ne pouvons pas souscrire à cette opinion. Il n'existe pas un seul cas de traité conclu, sur la base d'une reconnaissance politique réciproque, entre les Turcs et des chrétiens ayant fait leur soumission. Les „hati-chérifs“ de privilèges eux-mêmes (Cantémir emploie ce mot) ne furent accordés qu'au XVIII^e siècle, à la suite des guerres malheureuses contre les Russes. Les anciens privilèges, comme le privilège de Péra („Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, pp. 12 et suiv.), le billet du Sultan Mohammed II au prince Moldave Pierre Aaron, (Hurmuzaki, II^e p. 671) et les „povelja“, conservées, des Ragusans (Miklosich les publiait dans les „Sitzungsberichte“ de l'Académie de Vienne), ne ressemblent en rien aux prétendus „traités“ conclus avec la Moldavie et la Valachie. S'il y avait eu un hati-chérif comme base de la situation politique du pays, est-il admissible qu'un seul exemplaire, sans une copie, sans une traduction roumaine, eût été conservé, pour être détruit, ainsi que le prétend Cantémir, dans l'incendie de la ville de Jassy en 1686? Peut-on expliquer le fait que ce privilège ne fut jamais mentionné dans les actes ultérieurs accordés par la Porte, qui ne pouvait pas renier une tradition politique fondamentale?

De fait, Étienne, successeur de Pierre Aaron, qui avait promis, dès 1456, au Sultan, un tribut (cf. notre étude sur le privilège accordé à la ville de Péra, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, loc. cit.), remplit ses devoirs de vassal jusqu'en 1470, lorsqu'il attaque la principauté, voisine, de Valachie, soumise au Sultan depuis plus longtemps et avec des charges moins honorables et plus pesantes. Il revint à sa première situation de vassalité après ses gros mécomptes avec les chrétiens, Hongrois et Polonais, en 1497, et M. Zagorit fixe, de manière à n'en plus douter, les conditions dans lesquelles eut lieu l'ambassade de Tăutul. Mais l'octroi d'un privilège à ce moment est impossible, car on n'aurait pu faire autre chose que renouveler — fût-ce même avec des changements — celui de 1456, et, comme on a les actes relatifs à ce premier hommage, il ne peut pas être question d'un pareil privilège.

Mais Cantémir était sur le point de se soumettre au Czar Pierre. Il lui fallait donc deux choses; 1^o) prouver aux Turcs qu'ils ont transgressé la lettre des anciens privilèges pour excuser sa révolte et 2^o) avoir, envers les Russes, ses nouveaux maîtres,

une base de négociations pour leur arracher la reconnaissance de la situation autonome du pays. C'est pourquoi il a forgé son *hâti-chérif*, dont il se borne à *résumer* les conditions, et on les trouve pour la première fois dans la proclamation qui annonçait et motivait sa révolte (voy. notre étude dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine“, XXXIII, pp. 126-127). Ce ne fut que plus tard qu'il les introduisit dans son ouvrage historique.

Quant au nom de „Bogdan-ili“ (Bogdania; pour le prince: Bogdan-beg), donné par la chancellerie turque au prince moldave, il n'a rien à voir avec Bogdan III, qui, d'après l'ancienne opinion, combattue par M. Zagorič, aurait obtenu la „première capitulation“, mais bien avec Bogdan, le fondateur de la principauté. Les Turcs étaient des „Osmanlis“ d'après le nom du fondateur de l'État; ils connaissaient en Asie Mineure, d'après les chefs de dynastie: Tekké, Caraman, Kermian, le Tekké-ili, le Karaman-ili, le Kermian-ili; en Europe même l'Acarnanie était pour eux, d'après Carlo Tocco, Karl-ili, et la province de la Mer Noire, d'après Dobrotitsch, le Dobroudsch-ih. Au commencement de leurs relations avec les Moldaves, ils leur demandèrent donc les renseignements dynastiques qui créèrent le nom diplomatique de la „Bogdanie“.

N. Iorga.

* * *

Jean C. Filitti, *Coroșdența Domnilor și boierilor români cu Metternich și cu Gentz între anii 1812 și 1828* (dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVI; un résumé français sera donné dans le „Bulletin de la section historique“).

On connaissait depuis longtemps la corespondance, d'un grand intérêt pour l'Empire ottoman entier et pour la révolution qui créa la Grèce, échangée entre le célèbre publiciste allemand aux gages de Metternich, Frédéric de Gentz, et entre les princes de Valachie après la paix de Bucarest en 1812 (*Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie*, 3 vol. in 8°, Paris 1876-1877). Prokesch a publié aussi un certain nombre d'actes tirés des papiers de cet agent autrichien (*Aus dem Nachlasse Friedrichs von Gentz*, 2 vol.). Mais la Bibliothèque de l'Académie Roumaine possédait depuis quelque temps un grand nombre de dépêches inédites, en original ou en copie, adressées par Gentz aux princes Jean Georges Caragea (Karadscha) (1812-1818), A-

Alexandre Suțu (Soutzo) (1818-1821) et Grégoire Ghica (1821-1828); d'autres actes relatifs à cette correspondance ou pouvant servir à l'expliquer dans ses tendances de trouvent mêlés aux rapports des consuls d'Autriche à Bucarest dont l'Académie s'est procurée des copies.

M. J. C. Filitti, auteur de travaux remarquables et nombreux concernant les Principautés roumaines à l'époque du Règlement Organique, c'est-à-dire pendant le second quart du siècle passé, tire de cette source des renseignements curieux sur la politique desdits „Hospodars“ envers l'Autriche, qu'ils avaient intérêt à servir, et la Turquie, dont ils dépendaient.

Le premier secrétaire princier envoyé à Vienne pour y recueillir des nouvelles secrètes fut Constantin Étienne Bellio, fils d'un marchand grec venu d'Autriche et naturalisé valaque. C'est à ce moment que Gentz fut recommandé à Caragea, qui se gardait bien de répondre pièce par pièce aux missives qu'il en recevait en échange pour ses cadeaux orientaux. Bellio (Belu) se rendit à Paris aussi dans le même but, en 1814; il fut expulsé par la police de Metternich dès la même année, mais le prince de Valachie avait aussi, outre son correspondant officiel et son agent secret, d'autres informateurs, parmi lesquels le diplomate prussien Piquot.

Nicolas Rasti, Grec comme son prédécesseur et tout aussi cultivé, fut agréé ensuite come agent; en 1817, lorsque l'empereur François et son principal ministre visitèrent la Transylvanie, le gendre même de Caragea, Georges Argyropoulos, de l'aristocratie du Phanar, vint les saluer. En 1820, sous Alexandre Suțu, la correspondance de Vienne était confiée à un autre baron grec de l'Empire, comme l'était Bellio, à Georges Sakellario, banquier bien connu, d'une famille qui avait donné un agent prussien dans les Principautés. Quant au prince de Moldavie, Jean Stourdza, (1822-1828), son représentant dans la Capitale de l'Autriche était l'écrivain et professeur, d'une vaste culture occidentale, Georges Asaki, dont on a, en 1826 encore, des lettres datées de Vienne („Annales de l'Académie Roumaine“, XXVIII, pp. 260-262), qui mentionnent le passage de Sakellario par cette ville. M. Filitti signale son activité diplomatique vers la fin de l'année 1825.

Un paragraphe est consacré aux boïars et autres personnalités roumaines qui trouvèrent un abri en Autriche. Tels Nicolas Stră-

tilat, Moldave, Constantin Bălăceanu, Valaque, descendant d'un homonyme mort au service de l'Empereur à la fin du XVII-e siècle, Euphrosyne Callimachi, veuve d'Alexandre Suțu (cf. aussi notre notice sur l'évêque de Rîmnic Galaktion dans les „Annales citées, année 1913), Démètre Ghica, Grégoire Brîncoveanu, le seigneur de Sîmbăta-de-Sus et de Poiana-Mărului en Transylvanie, le donateur de l'église grecque de Kronstadt-Brașov (sur sa bibliothèque grecque, très riche, qui y est encore conservée—il était lui-même un écrivain dans cette langue,—voy. les „Annales citées, XXVIII, p. 521 et suiv.), Smaragda Balș, fille de Sandu Stourdza, et enfin la famille de Caragea, fuyard et exilé.

Après avoir noté d'autres relations entre les Principautés et les États impériaux, M. Filitti étudie le conflit qui éclata dès 1812, entre le Gouvernement moldave et l'Agence autrichienne et prit une forme particulièrement aigue en 1825, sous Jean Stourdza, à cause des Juifs, très nombreux, qui étaient protégés par le représentant de l'Empereur à Jassy. Il a retrouvé les fils de l'affaire qui amena la plainte formelle portée devant la Porte par ce prince au cours de cette même année (voy. les „Annales“ citées, XXXV, p. 1 et suiv.).

L'Appendice contient des actes importants: la lettre, datée du 8 mai 1825, de Jean Sturdza à Metternich, dans cette affaire des *sudîți*, des sujets impériaux et *l'anaphora* subséquente, le rapport adressé par le Divan moldave au même prince sur le cas d'un Juif protégé, qui fut malmené par les sous-officiers de l'Agence par les rues de Jassy, en dépit des organes du Gouvernement, insultés et frappés eux aussi: l'Agent Lippa, un ancien banquier de Kronstadt, crut avoir le droit de s'en plaindre lui-même et de cesser les relations avec la chancellerie du prince.

N. Iorga.

* * *

D. A. Sturdza, *Ședința Academiei Române de la 1-iū Maiū 1914* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVI).

Entre autres documents, tirés de publications antérieures, M. D. A. Sturdza donne la lettre adressée au mois de septembre 1856 par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV à son représentant dans la conférence de Constantinople pour la réorganisation des Principautés, le baron de Richthofen: il déclare n'avoir aucun

intérêt dans cette question et être par conséquent dirigé par sa conscience seule et recommande un prince étranger, de race allemande, „un prince de Saxe, de Hesse — ça m'est égal, — de Lippe, de Lichtenstein, dont les enfants seraient élevés dans la religion orientale“; le règne d'un boïar permettrait aux intrigues autrichiennes de poursuivre leur cours; il ne consentirait pas à mettre son nom sous un acte de „superficialité misérable“; il manifeste, du reste, sa préférence inébranlable pour l'Union des Principautés. Richthofen signale, dans sa réponse, que les intérêts égoïstes des autres Puissances s'opposent à cette solution, à commencer par la Turquie, dont le but est l'„osmanisation des deux Principautés et, dans le cas le plus favorable, la création de pachaliks sous des Paçhas chrétiens“; il faudrait une guerre pour la faire démordre. La Russie, de son côté, simule l'indifférence, mais elle est hostile à l'indépendance des pays danubiens et s'appuie sur l'opposition future de la Porte; elle espère pourtant que la consolidation des Principautés sera „un exemple pour la Serbie aussi, la *Bulgarie* et ainsi de suite“, mais elle craint aussi que le cas de la Grèce, ambitieuse au-delà des limites qu'on lui avait fixées, ne se répète sur le Danube. L'Autriche évite la discussion, tout en affirmant qu'il ne peut être question que de „réformes administratives“: „l'Autriche s'opposera catégoriquement à tout ce qui pourrait conduire vers un mode d'indépendance quelconque pour les Principautés“, préférant „le maintien du status-quo“, malgré la consultation des habitants imposée par le traité de Paris, et qu'elle juge „malheureuse“. „Le Gouvernement autrichien doit donc défendre de donner à la Moldavie et à la Valachie le caractère de provinces séparées de l'Empire ottoman et s'efforcer de maintenir pour ces pays la dépendance le plus étroite de la Porte, comme centre de l'Empire“; „écouter les désirs du peuple, signifierait créer un précédent dangereux contre les principes conservateurs; celui qui a inventé cette idée est sans doute un démocrate, et spécialement un démocrate rouge, mais celui qui veut travailler de n'importe quelle manière pour réaliser cette idée, celui-là est un démocrate encore plus rouge.“

Elle désirait un commissaire réformateur et, prolongeant son occupation des Principautés, elle massait de nouvelles forces à leurs frontières, „sous le prétexte que la manifestation des vœux de la nation en Moldo-Valachie, décidée par le congrès

de Paris, produirait entre les Roumains de Transylvanie, de Hongrie et de Bucovine une agitation, qui donnerait naissance à une grande conjuration nationale, dont on a découvert récemment les traces“.

„L'Autriche“, déclarait le baron de Prokesch, „a dans ces pays des intérêts tellement prépondérants qu'elle s'opposerait à une guerre plutôt que d'admettre, dans les relations de ces pays, un changement quelconque de la situation des Puissances.“ Proposer au Cabinet de Vienne le régime du prince étranger serait „rompre nos relations avec l'Autriche“. L'Angleterre poursuit la politique, personnelle, d'un turcophilisme irréductible, de son grand ambassadeur, lord Stratford, et la France seule garde son point de vue favorable aux Principautés, sans compter la Sardaigne, qui est avant tout anti-autrichienne. Le seul allié de la Prusse pour accomplir les intentions du roi „serait la nation même dans les Principautés, si elle arrivera à pouvoir manifester librement ses désirs“.

L'original allemand de cette correspondance a paru, croyons-nous, dans une des grandes revues de Berlin, il y a quelques mois. M. Sturdza ne nous indique pas la source.

N. Iorga.

* * *

Buletinul comisiunii monumentelor istorice, année VII, fascicule 25.

Description, par l'architecte Jean D. Trajancscu, du skite de Sărăcinești, district de Vilcea, fondation d'Étienne, évêque de Rimnic, achevée en 1688; la peinture est due aux soins de l'évêque Damascène, le grand traducteur des livres saints, en 1718. Parmi les fondateurs se trouve aussi le boïar de l'endroit, dont la femme porte le nom grec, rare, d'Aspra. — Quelques dessins de candélabres en bois (églises du district de Prahova: Nisipoasa, Căptura, Mocești, Vărbila, église de Jitianul, district de Dolj: cet article de l'architecte Al. M. Zagoritz mérite, sans doute, par sa nouveauté, une attention spéciale). — Antiquités de Balcic (Baltchic)-Dyonisopolis, décrites par le professeur C. Moisil. — M. N. Velichi donne, après notre leçon de l'inscription grecque qui surmonte l'église de St. Georges à Galatz (*Studii și documente*, XV, p. 342, no. 982), une leçon meilleure, qui n'est pas cependant exempte d'erreurs; comme une bonne photographie est annexée, on peut restituer ainsi qu'il suit le texte :

Αγγέρθεν ἐκ βάθρων ὁ περικαλλῆς καὶ θεῖος οὗτος ναὸς τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου παρὰ σπουδῇ τοῦ κoirίου Μηχαλάκη Χατζῆ, εἰς μετόχιον τοῦ Ἁγίου Τάφου ὑπὲρ εὐχικῆς (pour : εὐχῆς plutôt que Ψυχικῆς, qui manque complètement de sens) καὶ μνημοσύνον αὐτοῦ τε καὶ τῶν γονέων, ἀφέ[ν]τος (et non ἀφέτος) Ἐστρατίου (et non Εὐστρατίου; en roumain: Istrate) Ταμπίζα (ou plutôt Ταπίζα), Βοηθ[όδα], ἐν ἔτει 1665 (et non 1664), 7172, Ἄπριλί[ου] ἄ. La traduction doit être rectifiée dans ce sens.

Dans notre publication citée nous donnions aussi l'inscription sépulcrale de Démètre Xanthide, Grand-Paharnic, Direktschi-Bachi, mort en 1836, celle, datant de 1848, d'une Grecque de Constantinople, une troisième inscription, de Catherine fille de Hadschi-Pana, de Varna, mort en 1793, et une quatrième, d'André Balsami, de Céphalonie, morte en 1856, ainsi que la notice roumaine que les images ont été données en 1832.

Cette église est importante par le fait qu'elle reçut pour quelques mois les restes du fameux Mazeppa, l'auxiliaire malheureux de Charles XII et l'auteur de sa catastrophe. La chronique moldave contemporaine attribuée à Nicolas Costin (Kogălniceanu, *LetopisiŃi*, II, pp. 69-70), a, en effet, ce passage: „En cette année 1710, le 18 du mois de mars (ancien style), mourut aussi Mazeppa, le Hetman des Cosaques, à Tighinea (Bender), et on l'enterra dans l'église d'un village dit Varnița, qui est près de la forteresse de Tighinea. Puis le corps fut transporté à Galatz et enseveli dans le couvent“ — c'était donc un couvent — „de St. Georges. Et il n'y trouva pas non plus le repos. On dit que les Turcs le déterrèrent au temps de la révolte (de la Moldavie), sous le règne du prince Démètre (Cantémir), quand les habitants de Galatz furent emmenés comme esclaves, de sorte que ses ossements arrivèrent à être sur le bord du Danube. La terre ne l'a pas toléré ni même après sa mort.“

La description du voyage de Patriarche d'Antioche, Macarius, par son diacre Paul d'Alep (traduction anglaise Balfour), mentionne déjà, peu après 1650, l'église en bois de St. Georges, que le „hadschi“, le pèlerin Mihalaki rebâtit en pierre quelques années plus tard.

Dans les notices finales,—inscription de l'église d'Ișalnița (district de Dolj), bâtie en 1706 par l'Armaș Pierre d'ObedenŃ (Obedeanu), avec son parent le Grand-Capitaine Georges. A MoflenŃ près

de Craiova mention du passage d'Abraham, Patriarche de Jérusalem, en 1784.

N. Iorga.

* * *

Iovan Radonić, *Situațiunea internațională a principatului Țerii-Românești în vremea lui Șerban Cantacuzino (1678-1688)* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVI; un résumé allemand sera donné dans le „Bulletin historique de l'Académie“).

S'appuyant sur toutes les sources, qu'il connaît depuis longtemps par ses travaux sur cette époque, M. Iovan Radonić, professeur à l'Université de Belgrade, arrive à démontrer que Șerban Cantacuzène, prince de Valachie, de 1678, fin de l'année, à 1688 octobre, ne fut pas l'idéaliste passionné, le romantique à outrance, l'ambitieux sans frein qui rêvait de la couronne de Byzance, due à sa race des Cantacuzène (il paraît cependant risquer dans son titre sur les chartes un *И. И.*, qui signifierait: „Tzar Tzarigradskii“, empereur de Constantinople), qu'il ne recherchait pas l'alliance avec l'Empereur allemand par sentimentalité chrétienne (la croix qu'il érigea dans son camp devant Vienne assiégée par les Turcs du Grand-Vizir Cara-Moustafa n'était pas une manifestation chrétienne, déplacée et extrêmement dangereuse, mais bien un autel de camp), mais que ses efforts du côté de Vienne, aussi bien que du côté de Moscou, n'avaient qu'un seul but: maintenir, par tous les moyens d'un sage opportunisme, l'intégrité de son territoire et assurer l'avenir de sa nation roumaine.

L'auteur commence par les relations avec le comte Ladislas Csáky, un des chefs de l'opposition en Transylvanie, qui ne voulait pas d'abord une direction favorable à l'Empereur, mais qui, d'entente avec l'Internonce, s'agitait ensuite à Bucarest et à Constantinople, pour gagner des alliés à Léopold I-er dans sa guerre, inévitable, contre les Turcs. Les négociations avec les Autrichiens continuèrent pendant le siège de Vienne: Șerban exhorta les défenseurs à une résistance héroïque. Alors que les Moldaves traitaient avec le Tzar, le prince de Valachie entretenait seulement des rapports avec l'Empereur et le roi de Pologne, Jean Sobieski. Aussitôt que les intentions de conquête des Polonais se dessinent plus nettement, cette dernière direction est abandonnée, et l'autre le sera aussi après l'établissement des Impériaux en Transylvanie,

malgré l'échange de lettres et les missions fréquentes de Csáky lui-même et du Jésuite Antide Dunod, malgré les offres de provoquer et de conduire une révolte des orthodoxes de l'Empire ottoman. La crise se prononce en 1687, lorsque l'Empereur demande une déclaration définitive et publique: Şerban pose ses conditions formelles, destinées à garantir au pays son autonomie entière; elles ne furent pas acceptées et la négociation traîna en longueur, selon ses désirs du reste: dès 1687 il avait noué des relations avec la Moscovie par un moine athonite, Ésaïe, qui dénonçait de la part de son commettant le danger qui résulterait pour la confession orientale de l'établissement des Impériaux sur le Danube. Şerban mourut au moment où de nouvelles victoires autrichiennes menaçaient la Valachie d'une invasion; ses ambassadeurs solennels partaient pour Vienne offrant cette soumission qu'il avait su retarder si longtemps.

Nous croyons aussi que ces conclusions devront être adoptées.

N. Iorga.

* * *

C. I. Jireček, *Scutari et son territoire au moyen âge* (dans le „Glasnik srpskog geografskog društva“, année III, livraisons 3 et 4).

Le meilleur parmi les connaisseurs de la géographie historique des Balkans donne un autre chapitre du grand ouvrage qu'il prépare depuis longtemps. Il expose d'abord l'histoire de la „Balta“, du lac de Scutari ou de „Dioclée“; un des élèves du grand typographe Bojidar Voukovitsch, au commencement du XVI-e siècle, se dit originaire d'une des îles de ce lac. Les centres d'habitation sont extrêmement anciens (Médoun dans le Monténégro est mentionnée par Tite-Live en parlant des campagnes romaines contre Genthius, roi d'Illyrie). San-Sergio sur la rivière de la Boïana était „le point de départ de la grande voie de commerce qui menait, par Scutari, Dagno et Prizren, dans l'intérieur de la péninsule“. La description s'étend, avec une précision et une richesse de détails incomparable, sur toute la région de Scutari.

Ajoutons que la ville, jadis serbe, avait en 1390 pour prince Georges II Balcha, qui la céda au Turc Chahin, et celui-ci la disputa à Venise, qui l'obtint, enfin, de Georges, dès le mois d'avril 1396.

Les Serbes attaquèrent Scutari, redevenue vénitienne,—après la révolte des habitants et l'occupation, de courte durée, de la part de Balcha III, en 1405 en 1411 et 1419,—en employant dans ce but des Albanais, au mois de décembre 1422, mais il furent repoussés par Nicolas Cappello à la tête de „pamalioti“ (ὄπαιχμάλωτοι, prisonniers, *dedititii*?). La République, incommodée par Balcha III († 1421), par les troubles, par les chefs albanais voisins et par les Turcs d'Uskub, avait pensé plusieurs fois à s'en défaire. Elle avait aussi dans ses environs le voisinage parfois incommode des princes serbes. Ces derniers, maîtres de Drivasto, étaient aux portes de la ville par la trêve conclue en 1423 avec le despote Georges. Mais Scutari demeura la capitale de l'Albanie vénitienne, à laquelle on réunit, en 1433 et 1445, Dagno, puis Drivasto et Budua (1442): on recueillait par an, dans le territoire voisin, l'impôt d'un ducat et un demi-muids de blé „par feu“. En 1430 une trêve était signée avec les Turcs. Scanderbeg attaqua la ville, avec son beau-père, Arianitès, en 1448, puis le despote et les Turcs en 1450. Cette „capitale et clef de toutes ses possessions d'Albanie“ soutint en 1478 un long siège contre le Sultan, mais elle fut perdue à la conclusion de la paix. Parmi ses Pachas, les Bouchatlia et Moustafa (en 1829) jouèrent un grand rôle.

Une édition allemande de cette étude sera sans doute bientôt publiée.

N. Iorga.

* * *

R. T. Nikolić, *L'expansion albanaise dans les pays serbes* (dans le „Glasnik srpskog geografskog društva“, année III, livraisons 3 et 4).

M. Nikolić étudie l'expansion albanaise vers les pays serbes dès le XVII^e siècle (aux XIV^e et XV^e, elle s'était dirigée vers la Thessalie valaque, dont les anciens habitants se confondirent en partie avec les envahisseurs, sur l'Acarnanie, l'Étolie, sur l'Attique et l'île d'Égine, sur la Morée entière; phénomène qui réapparut au XVIII^e siècle, favorisé par les Turcs, à la suite des massacres de chrétiens qui commencèrent en 1715, par la conquête du Grand-Vizir Dschine-Ali-Pacha). En avançant, ils auraient détruit par le brigandage continuels la vie pastorale des régions envahies. L'établissement des villages albanais vient après avoir fait ainsi, aux dépens des anciennes populations, la *tabula*

rasa de la misère. Le régime des Janissaires aurait imposé, malgré les efforts des Pachas pour empêcher leur anarchie, l'adoption de l'islamisme, qui devenait le seul refuge possible contre leurs abus et leurs injures.

L'auteur se fonde sur les traditions locales et sur le résultat de ses propres enquêtes; il ne recourt pas visiblement aux sources historiques, qui ne manqueraient peut-être pas. I.

* * *

Diacre N. M. Popescu, *Viața și faptele Domnului Teriț-Românești Constantin-Vodă Brîncoveanu*, Bucarest 1914.

Le 15 août v. st. on a commémoré solennellement aussi bien en Roumanie que dans les églises orthodoxes de Transylvanie, dans l'église de St. Démètre à Ismail (Bessarabie), dans celle de la Vierge à Galata et dans celle de l'île de Chalké, le supplice, accompli deux cents ans auparavant, du prince de Valachie, Constantin Brîncoveanu et de ses quatre fils, Constantin, Étienne, Radu et Mathieu. Le diacre N. Popescu nous donne à cette occasion une courte biographie populaire de Brîncoveanu, fort bien rédigée et très exacte, qui s'arrête spécialement sur l'œuvre religieuse du prince-martyr et surtout sur ses bâtisses, très nombreuses, qui rendent impérissable sa mémoire. La brochure, ornée du portrait de Brîncoveanu, tiré du Lexique de Varinus, qui lui est dédié, et de la reproduction du tableau des fondateurs du grand couvent de Hurezî — Brîncoveanu et sa famille entière — est publiée par le père Conon, Métropolitaine Primat de Roumanie. N. Iorga.

* * *

Virgil N. Drăghiceanu, *În amintirea lui Constantin Brîncoveanu*, Bucarest 1914 (nombreuses illustrations, en partie inédites).

La commémoration du meurtre judiciaire à Constantinople du prince de Valachie Constantin Brîncoveanu et de sa famille, victime des passions cruelles du Grand-Vizir Dschine-Ali-Pacha, a imposé aussi à la „Caisse des Églises“, — maison centrale pour l'administration des biens ecclésiastiques en Roumanie — le devoir de rappeler par un écrit de circonstance les nombreuses fondations de ce prince aux goûts artistiques si distingués. M. Virgile Drăghiceanu, qui en a été chargé, nous donne, outre une biographie de Brîncoveanu, la mention de tous les établissements religieux fondés ou refaits par sa large aise pieuse. N. Iorga.